

le persil

journal inédit, le persil est à la fois parole et silence ; ce numéro triple contient des textes inédits d'auteurs de Suisse romande ; invités : Grégory Rateau et Sorin Dananae. Un exemplaire coûte 15.- CHF

Si la réponse est un clapotis

par **Corinne Desarzens**

— *On va où ? je lui demande.*

— *Je ne sais pas.*

(Antonio Moresco : *La petite lumière*)

Une feuille morte posée sur l'eau, cet esquif ourlé de noir. Pointe relevée vers le haut, l'autre effilée vers le bas. Deux lèvres jointes. Un bord de mer ? Ou plutôt un lac puisque le rivage est planté d'arbres ? Que penser de l'eau transparente et du château qui s'avance à sa rencontre ? Peint sur un tout petit panneau de peuplier, 22 centimètres virgule 8 sur 33, dans les environs de Sienne, entre 1400 et 1450. Le cœur se serre. C'est plein de silence.

Tout devrait s'arrêter là. Découvrir, réaliser avoir découvert à l'improviste, la garde baissée, renâclant déjà devant les mots savants, *les premiers paysages purs de la peinture occidentale*. Au pluriel ? Au moment de redescendre vers la sortie, soulagés, enfin essorés des fonds d'or nimbant les Vierges à l'air préoccupé, sidéré, attentif, perplexe, sirupeux, distant, naïf, majestueux, entrouvrant leur corsage comme pour déboucher, avec un *plop*, une bouteille thermos, enfin loin de ces immenses retables frangés de doigts de pieds, bordés de prédelles où l'on dort, rêve, martyrise, décapite, monte au ciel, eh bien non, tout ne s'arrête pas. À côté, il y a une deuxième tablette, *Città sul mare*. Mais alors ? La petite barque noire mouille-t-elle bien au bord d'un lac ? Où est-ce la même plage ? Un détail du rivage ? Puisque les trois arbres du premier tableau semblent de la même variété que la rangée du second ?

Un regard échangé dans le silence.

L'index enfonce la touche du poste de radio.

— Puisque la culture et l'éducation sont faillies, dit lentement Enki Bilal, ne reste plus que la violence.

À Pienza, un cartouche, en capitales, assure que la solitude nourrit le *colloquio*.

— Alors balancer. Vite. violemment. En état de dépression permanente. Une révolution ? À condition de se débarrasser de ce qui empêche. Un grand chamboulement qui en vaudrait la peine. Tant de découvertes, de résultats scientifiques exceptionnels, de chiens robots et d'hologrammes, morts ou vifs, mais sur le plan social, on n'y arrive pas. *On n'y arrive pas*. Oh, dans le passé, il y avait bien davantage de futur.

— *Se non si parleranno gli uomini, grideranno le pietre*, note Mgr Gaetano Bonicelli, le 5 septembre 1992, avec une petite croix accolée à l'initiale de son prénom et, en dessous, *arcivescovo*, en minuscules vraiment minuscules, reprenant une prédication du VIII^e s.

— Des intentions et puis un mur. Et puis rien. Non, on n'arrive pas à se sacrifier pour un bien commun durable. *Je ne rejoint pas nous*. Chacun pour soi. Je veux.

Un regard dans le silence. Echanger un regard dans le silence.

— Les visages de vos personnages ont tous des gueules

cassées. Pourquoi ?

— Un visage lisse ne raconte rien. Une gueule cabossée est une validation.

S'en aller, quitter sa maison même pour quelques jours, revient à prendre son élan pour sauter dans le vide, et chaque jour d'après d'un peu plus haut.

Les gamins italiens des bus autour de Sienne et de Chiusi ont une masse de cheveux sur le dessus, moins sur les côtés mais sans les excès, à la barbare, des étoiles des clubs de foot au regard de reptile. Les fresques du Sodoma, alias Giovanni Antonio Bazzi, réalisées ensemble avec Signorelli pour le Monte Oliveto Maggiore, tendent les peaux et cassent les gueules.

CHI LEGGE HA LE GAMBE LUNGHE, proclame un mur. Chemise azur et pantalon sable, un voyageur retourne vers moi le titre de son livre. Les belles filles montent à Bologne, cette gare souterraine si effrayante. La terre s'effrite, durcit, se pétrifie après trois mois de sécheresse. Le *Montepulciano Sant'Anna* de 2016, servi par un Chilien, titre sagement à 13 degrés. Dans une boucle de terrain se replie la maison. Au papier peint à larges bandes rouge cerise et blanc, la chambre dresse une tente de chef de guerre. Bleu ciel à éclairage de chlore, la salle du petit déjeuner fait frissonner. Apparue par une porte latérale, la restauratrice de l'église sursaute en m'apercevant, si près. Les anges, elle dit, les yeux baissés sur le marbre écarlate veiné de travertin du sol, ne manquez pas les deux anges, à l'angle nord-est.

Tout va par deux. Les Chinois comme les Romains se contentaient de deux bâtons croisés, pas au même angle, pour inscrire le chiffre dix.

San Biagio, au dôme en ogive d'un rose de sable délicat. De l'albâtre mêlé au travertin pour donner à la pierre l'aspect du verre.

De ce même rose délicat est bâti le premier volet de *Città sul mare* : miroite une ville pointue aux arêtes vives, entourée d'une eau vert bouteille où voguent des coquilles de noix collées sur les ondes. Ville hérissée de pinacles, de tours fragiles que protègent à peine de hauts murs crénelés, le moindre souffle de vent ébouriffant les plumets des feuillages.

Questa terra grigia lisciata dal vento nei suoi dossi / nella sua galoppata verso il mare (...) De quelle ville Mario Luzi parle-t-il, sur ce bloc gravé ?

Le vent souffle fort jusqu'à Pienza et les voitures qui optent pour la *strada bianca*, la route de terre réservée aux

marcheurs, soulèvent des royaumes de poussière. C'est blanc et gris, clouté de cyprès aux barreaux égrenant des portées de silence. Un couple de Lyonnais, en turbans et en shorts, entend poursuivre jusqu'à Istanbul. Un très mince et pâle visage cireux, un prince de Seattle, Washington State, se penche sur un smartphone sillonné de traces de doigts. La plus grande sécheresse depuis soixante ans transporte en Castille centrale. La route dessine une très longue courbe, les cyprès se multipliant à mesure que s'étire le chemin, ce n'est pas le bon, certainement, mais non, mais si : l'arche d'une porte et voici la ville rose et verte, la ville de sable aux façades gaufrées d'armoiries, trouées d'anneaux aux profils d'animaux attentifs. C'est bien Pienza. Zigzags de briques aux interstices profondément entaillés. Un homme trapu en pantalons jaunes fait jaillir l'eau d'une petite fontaine. Sur un téléviseur une jeune fille de dix-neuf ans s'envole encore une fois d'une très haute falaise, salto compliqué pour entrer dans l'eau presque sans éclaboussure. À tour de rôle, des amoureux autrichiens reposent leur tête sur les cuisses de l'autre.

Tout va par deux.

L'asphalte et la terre battue. La Francigena parallèle à la Cassia et la Clodia à l'Aurelia, au tracé désormais coulé dans l'Autoroute du soleil. Je prends la Via Etrusca, transversale d'est en ouest, en ceinture de chasuble. Descendez par la Pieve di Corsignano : en sens inverse vont se précipiter, ou s'effondrer, les coureurs d'un double marathon. Partis de Castiglione d'Orcia à six heures du matin, les premiers ne mettent que deux heures et demie pour apparaître à l'entrée du chemin. *Le Crete* déclinent un vaste désert d'ondulations poussiéreuses, safranées, de cailloux pointus, de fissures définitives, de plis et de rebonds, incitant le corps à se déplier en girouette sur chaque colline, fier, comblé davantage qu'épuisé.

Tomas Espedal, le Norvégien, ne marche qu'en costume de ville.

Après, plus de marathon ni d'indication. Un gros et un petit marcheur se battent pour désigner le meilleur chemin. Question forcément irrésolue. San Quirico soudain aussi loin que la Chine et ce Bagno Vignoni, estimé à quatre heures d'ici, s'annoncerait déjà d'ici une demi heure ? Des roseaux pour la première fois, des restes de foyers noircis, des sentiers en culs-de-sac, des soirées qui tourneraient mal et des filles basculées près de carcasses de voitures. Des appels d'oiseaux. N'importe. Le sentier persiste. Un grand vélo rapide froisse les roseaux. Moi non plus, lance au passage l'immense cycliste buriné, *anch'io* je ne sais pas où je vais, *non lo so dove vado*. Je cherche juste un endroit où pêcher. Une brune Autrichienne

a abandonné sa voiture pour s'aventurer dans cette réserve naturelle. Un couple de marcheurs taciturnes, en route pour Rome, ne dévient pas d'un centimètre. Une femme cueille des baies rouges, ni cynorrhodons ni cornouillers : de l'aubépine, un noyau, allez-y, ça se mange et c'est très bon. Une foule de plus en plus bruyante. Samedi, aux thermes de curistes en lourds peignoirs. Et puis cette vasque mirant le ciel, celle-là même qu'a immortalisée Tarkovsky dans *Nostalghia*.

Des brumes tenaces imprègnent la campagne à l'aube, en noir et blanc, et ses toits prennent l'eau. Un buisson roux coiffe la traductrice qui accompagne le poète russe sur les traces du musicien. Ruissellement de l'eau du robinet où Kip, le démineur du *Patient anglais*, s'apprête à dénouer son turban. Anthony Minghella choisit, lui, le couvent de Sant'Anna in Camprena pour y tourner, malgré ses fresques si haut perchées qu'il faut des échafaudages, des cordes et des bougies pour les tutoyer.

Une croûte de calcaire crispe les voitures déjà recouvertes d'un voile de craie, les roues en pulvérisent les buissons, le labyrinthe des semelles se remplit de blanc. Noir d'encre des cyprès, points d'exclamation à chaque coup de cloche.

La femme aux cheveux d'archange, en manteau noir et hauts talons, sort de la voiture. C'est encore l'aube, une aube fine, douloureuse, avec, au loin, des fantômes d'arbres sucés par la brume. Derrière, trempé dans un ciel opalin et laiteux, le soleil éclaire comme une lune.

Non voglio, dit l'homme qui ne l'accompagnera pas. J'en ai marre de toutes ces beautés.

Elle entre dans l'église où ruissent les bougies.

Pourquoi n'y a-t-il que des femmes qui prient ?

Interdit, le chanoine lui recommande de s'agenouiller. Elle essaie, ne peut pas, se relève, dit qu'elle n'est pas comme ces autres femmes. Qu'avoir des enfants n'est pas son but. Interdit, encore, le chanoine. Être heureux, serait-ce autre chose ? Attends !

Pendant ce temps, l'homme, le poète russe, ramasse une plume blanche tombée dans la boue.

Ils se parlent parfois, dos à dos. Ou de loin. Ou avec véhémence. À l'hôtel, on les prend pour des amants, elle dément, ils soutiennent qu'il est triste et qu'il est amoureux. Pas d'elle, qu'elle assure, qu'elle enrage. Si offensée, une femme, si l'on ne s'intéresse pas à elle.

Ici habite un fou, du moins considéré comme tel, qui s'est enfermé durant sept ans dans sa maison, avec sa famille. Il a traversé la vasque avec une bougie allumée à la main, disant

que s'il y arrivait, il sauverait le monde.

Le calcaire plâtre le visage. Il n'a pas plus depuis trois mois.

Si énigmatiques, les deux petits paysages, du bord de mer ou du lac, ont d'abord été attribués à Ambrogio Lorenzetti dont le scintillement tremblant et pourtant flou des reflets cristallins, est la marque de fabrique, cent ans plus tôt. Tout glisse, poudré, irisé, chatoyant, la Vierge joue à joue non seulement avec l'enfant mais avec les anges, les pierres, l'air, la narine palpitante, les yeux emplis de larmes joyeuses, le front poncé, les oreilles coquillages, le pied étroit, long, avançant dans le jeu délicat des sentiers. Petite fiancée docile, réjouie mais un peu triste quand même, trimballant un souci. Tremblante, surtout, dans un silence enchanteur. Celui de Tarkovsky, sans le noir et blanc ni le clapotis de cette eau qui file à travers les doigts.

Que penser des titres superposés l'un à l'autre ? Le *Château au bord d'un lac*, à la barque noire, serait inspiré par une propriété siennoise sur le lac de Chiusi, alors que la *Città sul mare* renverrait à la ville-forteresse de Talamone sur la Maremme. Que penser de l'eau du lac, bizarrement aussi turquoise et fluide que la prune d'un œil de chat, et de celle, plus opaque, plus collante, de la mer ?

Que penser de la séduction de ces lèvres noires ?

Les thermes de Bagno Vignoni proposent deux bassins : l'un d'eau calcaire chaude, troublée d'ocre évoquant immanquablement de la matière fécale détrempée, l'autre plus froide et limpide, plus bleue. Les curistes s'échouent sur l'herbe, l'orbe des ventres tendant les peignoirs. Il faudrait, pour la classe, entrer dans la vasque tout habillés, royalement, résolument, dans le manteau que porte le poète russe quand il avance dans l'eau et même quand il dort. Ou alors tout nus. L'hôtel des thermes est le plus mal insonorisé de la région. Dans une chambre, une belle voix grave alterne avec une arabesque féline, aguicheuse, à la fois douce et moqueuse. À intervalles. Et puis plus rien. Voix brun Van Dyck et rouge de Venise. La courbe de ces ondes s'inscrit dans l'air. La relaie une autre voix péremptoire, masculine, scandant d'une autre chambre : *Non ne voglio*. De quoi ? Que refuse-t-il ? Ton amour ? D'avoir un enfant ? Continuer ? Exactement ce que dit le poète quand la femme, Eugenia, sort de la voiture.

Les fortifications anguleuses de la *Città sul mare* n'empêchent pas de réserver le coin sud-est à un détail qui est loin d'être un détail. Un dos. Doux. Adorable. Quelqu'un

se baigne. Ses vêtements bleus et rouges posés à côté, et le serpentement d'une minuscule ceinture noire. Une baigneuse, selon les historiens de l'art. Malgré la douceur de ce dos, je dirais baigneur. À cause de la ceinture. Les femmes, souvent enceintes, s'empaquentent en vêtements flottants, des liens et des rubans soulignant la taille haute ou la ligne des hanches. Si improbable dès lors, cette ceinture noire, pourtant si fine... Et puis c'est l'homme qui prend son temps, à lui qu'appartient le luxe d'être solitaire et de s'en trouver bien.

— *C'est magnifique, ce surgissement du paysage dans l'art, alors que des générations de peintres représentaient les figures bibliques*, commente une personnalité invitée en 1993 à désigner l'œuvre qui le fascine. *J'aime l'idée de rupture avec la tradition, cette innovation inexpliquée qui installe soudain l'idée que Dieu n'est plus le sujet premier des préoccupations humaines, et que l'homme seul ne l'est pas encore devenu.*

L'invité dit que l'émotion naît de la discipline, que contempler ces tablettes, pas encore attribuées à Sassetta, revient à écouter Mozart. Que dirait-il s'il apprenait que celles-ci faisaient partie d'une armoire ?

Les vaincus se taisent. Comme les graines.

Il tourne le dos, ce personnage au dos si tendre et à la mince ceinture noire. À nous et au monde, au point de le regretter ou d'admirer son refus. Voilà le plus important. Il est là et pas là, probablement pour ça qu'il est si présent. Si obsédant.

Dans ce paysage, *l'individu n'apparaît pas mais on le pressent* (...) ajoute la personnalité. Pressent ? Davantage. Puisqu'il existe. Avec ce bateau qui a l'air d'une feuille morte posée sur l'eau. Le baigneur au dos si doux est peut-être venu en barque, justement, amarrée avec un caillou puisqu'il n'y a pas de port.

Les yeux vont et viennent d'une tablette à l'autre, complétant furtivement ce qui manque, par l'expérience et la mémoire, comblant le trou de la tache aveugle.

Difficile d'expliquer ce qui fait préférer, à la Via dell'Amore, della Fortuna, del Bacio, cette petite ruelle de la Chiachierella ou du Robinet, de l'écoulement de l'eau dit la dame du kiosque en dessinant son gazouillis dans l'air. La vasque de Bagno Vignoni et le robinet pour laver les très longs cheveux de Kip, le démineur sikh du *Patient anglais*. Et à Mozart qui rôde partout dans Pienza, la 4^e symphonie de Beethoven qui balafre *Nostalgia*. Immense, la frustration du spectateur qui voudrait tellement que ces deux-là se tombent enfin dans les bras, et pourtant, *no kissing*, Eugenia en furie, réclamant sans réclamer d'être mangée toute crue, Eugenia en furie quitte

abruptement le poète russe, pour s'en aller avec un vaurien.

Le baigneur tourne le dos.

Chaque fois qu'une femme l'attire, confie Pontalis en 2004, il revoit la petite barque aussi délicatement ourlée que deux lèvres. Elle est vide et il voudrait en être l'unique passager.

Asphalte, hélas. Providentielle bière au safran – le *Crocus sativus* aime la poussière du val d'Orcia autant que l'Inde et la Castille centrale – à la porte de Montalcino. Un dos d'âne et une fenêtre qui s'ouvre à 360 degrés sur le merveilleux désert des *Crete*. D'un seul coup, l'horizon passe sur la tête. La terre entraîne ses bosquets, ses cyprès, ses dunes, les enveloppe et voit passer, en fronde, une ferme blanche.

Je rêve, cette nuit-là, du fils d'Angela Merkel. Du fils qu'elle n'a jamais eu. Qui n'existe pas plus que la bouteille de *Brunello de Montepulciano* d'une certaine année où la récolte n'a pas eu lieu. Et que s'effondre l'alibi d'un personnage d'Agatha Christie qui soutient en avoir bu.

À un billet pour le vol imaginé par Hervé Le Tellier dans *L'Anomalie*. Le même avion, affrontant un monstrueux cumulo-nimbus, atterrit à deux dates différentes, le 10 mars et le 24 juin, avec les mêmes passagers soudain dupliqués. Frontières tremblantes, invérifiables. Fluidité. Âge de l'incertitude. On va où ? Je ne sais pas.

Ce matin, une effusive créature prénommée Mariangela a relayé Roberto, le veilleur de nuit à la prestance de président des Etats-Unis, un vrai, du XX^e siècle. Elle se dévisse le cou pour que je puisse lire l'étiquette du fabricant de sa tunique et inscrit *Bacione* au verso de la facture, un gros baiser, en disant que sa journée avait vraiment bien commencé. Il faut du temps pour quitter la ville fortifiée, une descente éprouvante pour rejoindre la plaine où deux couples d'Américains marchent sur un chemin très près d'une route cisaillée par les voitures. *Mozart*, ainsi s'appelle un domaine viticole. Un panneau délabré en signale un autre. *Prosecco*. Il fait chaud. Prosecco glacé ? Mais il n'y a pas de verre. De l'espace, du silence. Dans les communs, au bout d'un long couloir à contrejour surgit un homme en chemise blanche. Sans âge. Bronzé, le front. Vous produisez quoi, ici ? *Niente*. Rien. Immaculée, la chemise. Un regard à la fois intense et indifférent, de seigneur. Rien que dormir. Un sourire à peine amorcé. Un bras effleuré. Le respect. Une apparition. Le regard troue le calendrier. Buonconvento n'est qu'à trois kilomètres

d'ici. *Davvero ? Davvero !* Je peux, permet-il, traverser le champ plutôt que retourner à la route. Les camions frôlent les glissières de sécurité. Un monument carré, entouré de chaînes, occupe le centre d'un petit terre-plein pelé, qui est aussi un arrêt d'autobus. Le prochain à 11:31h. Il est 11:30h. Une minute pour lire ENRICO BENINI, *la tua giovinezza stroncata, Alfa Romeo, 2008*. Par ? Ou dans ton... ? *Urto con la sua Alfa*. Un accident. Une minute. En montant dans le bus, grosse baleine s'immobilisant au beau milieu de la route, mon tibia droit heurte la haute marche. Du sang. Mais rien, trois fois rien. Une très jeune fille aux cheveux magnifiques s'appuie contre celui qui doit être son frère. De longs ressorts couleur cacao, une peau très pâle. Le garçon change de position et met sa tête sur ses genoux. Plat, carré, au milieu de l'espace, Buonconvento a aussi une gare et des *spritz* bien froids. Numéro 27. À l'étage, un homme descend d'un escalier vers le jardin. Vous êtes dans la bonne direction, mais c'est encore loin, presque à quatre kilomètres. C'est surtout mon chiffre préféré. Sa femme lui parle du dedans. La date de mon anniversaire, qu'il dit, en janvier. Nous sommes le 27 septembre, un mois pile après le mien. Je vais rester deux jours, dis-je, je vous reverrai peut-être. Non, je serai opéré demain, d'une fistule. La femme parle de voiture, insiste. Je m'éloigne et il me rattrape, dans une voiture jaune, c'est sa femme qui veut, qu'il dit, pour m'accompagner à travers la poussière.

Des figuiers de Barbarie, des fraises dans des vasques, qui se prennent pour des lauriers ou des hibiscus. Il n'y a personne. Un chien tranquille et une grande piscine.

Est-ce que l'eau change de couleur ? Du lac à la mer ?

Pavlina et Jilka – Georges – qui se sont mariés il y a dix jours dans leur pays, la république tchèque, sont en voyage de noces. Lentement, j'ai dit Ceske Budejowice, le nom d'une ville où j'ai attendu plusieurs heures celui qui n'est jamais venu, avouant rétrospectivement qu'il n'aurait pas souhaité ça à son pire ennemi, qu'il avait peur alors, de lui-même, de moi. Il m'a aimée les sept années suivantes. Pavlina et Jilka m'ont conduite jusqu'à Monte Oliveto Maggiore. Ceske Budejowice est devenu un talisman.

Un jour quelqu'un m'a dit, il est en contrebas, ce monastère. Alors qu'on les imagine toujours perchés, à la grecque, petits et inaccessibles, incrustés dans une falaise. Celui-ci est vaste, on y accède par de larges marches plates, qui descendent à travers une forêt.

— Pourquoi as-tu peur de tout ? enrage Eugenia alors que

le poète russe, Gorchakov, garde le silence. Tu es différent, poursuit-elle, les larmes aux yeux. Une sorte de saint.

Il entre dans l'eau avec son manteau, une cigarette à la main. Comment tu t'appelles ? demande-t-il avec un premier vrai sourire, à une petite fille. Angela ! qu'elle dit. Tu es contente ? De quoi ? Eh bien, de la vie ? – *De la vita sì*, répond-elle après un long moment de réflexion, mais sans rien ajouter. Pourquoi les sentiments inexprimés sont-ils inoubliables ?

Domenico le fou a gardé le silence pendant sept ans. Il donne une bougie à Gorchakov en lui faisant promettre de retourner à Bagno Vignoni pour traverser la vasque, en gardant la flamme allumée. Sa vie à lui ? Un instant, le poète, examinant son propre reflet dans une vitre, y voit Domenico. Comment vivre simultanément dans son corps et dans son esprit ? Domenico semble aller mieux. Le voici à Rome. Eugenia tente un coup de téléphone à Gorchakov, sur le départ et qui s'en veut de n'avoir pas honoré sa promesse. Il ira, in extremis, alors que Domenico s'immole, piazza del Campiglio. Un ultime discours en échange de sa vie. Le prix à payer à qui s'offre la parenthèse de tourner le dos à ce monde.

Si forte, l'envie d'aller à Monte Oliveto, juste pour *ces marches plates qui descendent*.

Sur quatre côtés, la galerie du cloître déploie les épisodes de saint Benoît, en italien *Benedetto* c'est mieux, un album extraordinaire en neuf fresques de Signorelli et toutes les autres du Sodoma. Observer rien qu'une seule d'entre elles nourrit pour longtemps. C'est compact, dru, proche de cette satisfaction que Saint-Exupéry décrit au décollage de son avion, à sentir tous les éléments du moteur si bien ajustés, à leur place, sans la moindre vibration, savourant la confiance qui l'envahit. Bonheur de tutoyer, échanger son haleine, s'immerger, s'oublier dans des verts indécis ou francs, des jaunes, des blancs, la splendeur mouvante des velours, des soies, des brocards, l'opacité des bottes et des harnais, la provocation des justaucorps, la rutilance intermittente des hallebardes. Des nœuds de turbulences et d'appétits, ces gaillards, mais on sent que les tient droits une échine de convictions, une tige de foi. Dangereux ? Aucun de ceux-là ne manquerait de respect à une gardeuse d'oies.

J'en ai assez de toutes ces beautés, résonne, en reproche, la voix du poète russe qui refuse d'accompagner Eugenia. Pourtant, même une blessure ouverte, ici, serait un paysage. Alors les visages, les gueules. Autrefois, tous les hommes, toutes les femmes avaient une gueule. Pompidou épanoui sous ses gros sourcils broussailleux, Marchais nerveux, imprégné de cigarettes, les actrices aussi époustouflantes que

se doivent être les actrices : Vitti, Loren, Gardner, Mercouri, des panthères, une sultane avec un nez aquilin à la Bellini, une friable à la Hepburn, des plantureuses à la Signoret, à la Taylor. Une diversité perdue, ainsi qu'on se désole aujourd'hui de l'extinction des espèces vivantes.

Sous vos yeux, chaque scène déverse un vivier. Un tel étonnement, soudain pris de court, happés, que vous regardez vos mains, bougez vos doigts, pour vérifier votre propre présence et retourner aussitôt aux fresques. Aux luisances, aux premiers plans fessus, à leur stupeur à eux, les lisses et les méchants, dans l'odeur du linge, sur des routes détrempées, poncés par le froid qui sent le poivre et le fer. Eux que rejoignent les extravagants Lyonnais en chemin pour Istanbul, la dame des glaces, les pantalons jaunes, le prince de Seattle dans sa voiture caparaçonnée de calcaire. Le numéro 27 guide, serrés dans un harnais, deux blaireaux dodus qui doivent garder à leurs flancs la marque des lanières. Encore une fois, la jeune fille de dix-neuf ans plonge en salto arrière. Des sacs de farine parviennent quand même à la ville assiégée. Des martyrs expirent en martyrs. Du métal déchire la peau, des lèvres, un sillon. On est faits pour s'entretuer, nous sommes nés pour agresser, massacrer, bouffer tous les autres.

Exténuant, de presser le contenu de chaque fresque comme une orange. De boire à même le bocal alors que le liquide déborde. Et pourtant se perd rapidement l'envie de reprendre pied dans les heures.

Le baigneur tourne le dos.

Oui, c'est quand il est dans l'eau, tout habillé et qu'il s'adresse à la petite fille, que le poète russe a l'air le plus heureux.

Un cahier brûle, tout noir, et la plume que chasse l'air est aussi blanche que la bougie.

S'il veut que son corps s'accorde à son esprit, Domenico doit s'enfermer sept ans, ou se hisser, piazza del Campidoglio à Rome, à la hauteur de la statue d'un cheval. Avec un bidon d'essence et une allumette. Le prix à payer sans tourner le dos.

— Plus de grands maîtres. On doit écouter les voix qui semblent inutiles. Le bourdonnement des insectes. Se fier aux yeux, aux oreilles. Construire des pyramides ou alimenter le désir d'en construire. Etirer l'âme comme un drap. Que les sains et les malades se mélangent. Qu'ils mangent, boivent, dorment. Qu'ils se regardent dans les yeux.

Pendant que Gorchakov en est à son troisième essai et que le chien de Domenico, affalé tout en bas, renifle, son maître poursuit :

— On ne peut plus vivre de frigidaires, de politique, de bilans et de justifications d'algébristes. On ne peut plus. On nous a coupé les bras et les jambes, puis on nous a laissés libres de marcher. Or comment faire pour rendre aux hommes, étonnamment bien châtrés, à ce bétail docile, un sens spirituel ? Faire pleuvoir sur eux quelque chose qui ressemble à un chant grégorien ? Rien qu'à y penser, on mesure la pente descendue.

Il dit encore qu'il ne faut plus salir l'eau. Et que l'air est plus clair quand on rit.

Le chien aboie quand le briquet de Domenico s'allume.

Plus de gueules. Interchangeables, les visages. Sur Tinder, les filles ont le même profil. Les mêmes cheveux lisses. Les partis perdent leur raison d'être, les ailes extrêmes, lissées et banalisées, désormais confondues. Illusoire d'espérer un camp bien rouge et un camp bien vert. D'occuper pour soustraire. À quelques mois des élections, ici, là, ceux qui surnagent ont chacun 15% de chances. Les coalitions s'étirent en filaments et se coagulent encore. La situation patine. Le système réclame une tête alors que chacun veut la sienne sur l'affiche. L'émotion devient un produit. Les sécateurs ont du travail. Le phénomène se construit.

Dans le bosquet des cyprès éteints à vingt-sept ans, Amy recroqueville ses jambes en stalactites de pâte à modeler, sa choucroute noire penchée en avant. Deux doigts de pieds dépassent de ses vertigineux escarpins à bouts ouverts.

Interrogateurs, perplexes, intenses, les morts circulent parmi les vivants, les vivants pas encore tout à fait convaincus de la nécessité de franchir le pas.

De même que le corps s'assouplit dès le deuxième jour de marche, adresser spontanément la parole n'est plus insurmontable. La confiance grandit, ce n'est pas une question de vitesse, au contraire : monte le plaisir de marcher sans hâte. L'horizon, lui aussi, s'élargit. Mais reviennent, avec obstination, les mêmes épisodes, les mêmes motifs, le feu et l'eau, la baigneur et la petite barque.

Avec quoi ils jouent, à votre avis, là ?

Le gardien se tourne vers l'un des panneaux marquetés, non loin de celui qu'il préfère.

— Aux échecs ?

Concentrés, ces joueurs ont l'air de piocher dans un dessert de pâte friable.

— Oui, peut-être.

L'arête de certaines pièces brille. Un bois plus clair, du citronnier. Trop serrées, pourtant, trop buissonnantes, ces pièces, pour trouver leur place sur un damier bien sage. Avec les tours de New York ? Non, plutôt la *Città sul mare*, complexe, hérissée, pour disputer une partie de Monopoly éloignée dans une forêt de siècles.

Federico Zeri et Pietro Torriti, en 1977, jouent à identifier les fragments qui restent d'un vaste *Polyptyque de l'Arte della Lana*, d'une exceptionnelle beauté, peint entre 1423 et 1426 pour l'une des corporations les plus riches de Sienne. Par Sassetta, oui, *le peintre le plus moderne d'Europe*. Sans rival. Pas même Masaccio ni Fra Angelico, pour l'illusion de la profondeur et les ciels cristallins. Démembré en 1777, après la suppression des corporations, recyclé en porte d'armoire et dispersé jusqu'aux Etats-Unis, ce retable. Désormais contestée, l'attribution à Lorenzetti, cent ans plus tôt, cent ans trop tôt, ce que révèle une étude minutieuse des fibres du bois sur le rebord de la tablette. Et c'est Federico qui a

proposé d'intégrer à l'ensemble les deux petits paysages de la *Città sul mare*.

Aussi passionnant que ce qu'on essaie d'interpréter d'après le contour d'un visage et ce qui a bien pu se produire dans l'entonnoir sombre de sa vie.

Cet arrangement réjouit d'autant plus que les liens qui nouent l'homme d'aujourd'hui aux êtres et aux choses se distendent. Si peu denses. La nostalgie naît probablement de la perte d'un certain arrangement des choses. Une rue, et la vie qui va avec. Le clavier d'une machine à écrire. Une feuille de timbres. La façon de marcher. Celle de serrer ou non sa ceinture, et à quelle hauteur. Des intonations irremplaçables, une certaine lumière, une assiette composée à l'épicerie : les invisibles liens qui nouent l'une à l'autre, ainsi et pas autrement.

Désormais, les pièces s'imbriquent.

Montez, la petite barque n'attend que vous.

Quand j'étais mort

Troisième volume du *Voyage de tous les vertiges*

par **François Hüssy**

1

Inconnue, vraiment? Cette lumière que je poursuivais avait peut-être déjà baigné les plus belles heures de ma vie dans l'au-delà, à commencer par les longues heures dorées de mon enfance. Brillait-elle à la fois dans mon passé le plus lointain, à mon point de départ, et au-dessus d'une ligne d'arrivée dont je n'avais pas encore la moindre idée?

— Cette lumière, la chercherais-tu si tu ne l'avais pas déjà trouvée? aurait pu me demander Blaise Pascal.

D'ailleurs, c'était peut-être lui, cet homme en débardeur que je venais d'apercevoir au passage dans la nuit, en train de fumer à la fraîche sur son balcon. Pourquoi pas? puisqu'il semblait bien que les humains de partout et de tous les temps séjourneraient ici après leur mort.

Ici, dans la grande ville verticale, si haute qu'elle paraissait formée de plusieurs villes empilées les unes sur les autres.

Ici, dans la Ville dont nous survolions la mosaïque trépidante des enseignes lumineuses; les jardins suspendus

où luisaient de grandes fleurs pâles au milieu de palmes plus noires que la nuit; les ponts vertigineux enjambant des fleuves et des rivières, des rues et des places, et même d'autres ponts; les boulevards précipices au fond desquels coulaient sans trêve des flots de noctambules et la double procession du trafic – feux blancs ou jaunes dans un sens, rouges dans l'autre.

La grande ville où nous glissions sous les arches et les passerelles tendues entre les tours géantes aux milliers de fenêtres. Lointaines, hautaines avec leur froid scintillement, elles m'évoquaient des rangées de glaçons ou de diamants sertis dans les façades; celles que nous frôlions, de grands écrans profonds sur lesquels j'essayais de surprendre un peu de la nouvelle vie de mes semblables.

Mais de leur nouvelle vie, je ne percevais que des silhouettes tronquées et fugitives dans la clarté criarde de cuisines souvent peintes en vert ou à la lueur palpitante d'un téléviseur. J'avais tant de semblables! Comme moi, se sentaient-ils tour à tour morts pitoyables et radieux survivants?

Parfois, l'une de ces silhouettes se figeait à notre approche

et je voyais ses grands yeux observer un peu de ma nouvelle vie à moi: éprouvant ce que doivent éprouver les oiseaux, je savourais de tous mes sens la splendeur qui m'entourait et m'emplissait, la splendeur qui me traversait tandis que je la traversais, couché sur le dos d'Ilouël comme si nous reposions ensemble sur un lit – notre lit, c'était l'entrelacs des courants nocturnes qui nous entraînaient sans bruit à travers les cieux de la face cachée du monde.

Je ressentais ce que doivent ressentir les oiseaux, mais l'oiseau ou l'oiselle, c'était lui ou elle dont je serrais la taille: d'un seul battement de ses grandes ailes, ma monture captait un autre courant qui nous poussait encore plus loin, me dévoilant de nouvelles visions éclairs de l'immense dédale, de l'homminièrre comme on dit termitière ou fourmilière.

J'avais tant de semblables! Où allions-nous, troupeau infini? Existait-il vraiment une ligne d'arrivée baignée d'une lumière à la fois inconnue et familière, sur laquelle mon père m'attendait?

Tout à coup, sur ma gauche, parce que les immeubles étaient subitement moins hauts, je retrouvai l'espace dégagé et ténébreux de l'océan. Si le jardin qui le bordait, ici, tout près, était bien l'entrée du paradis qui prouvait l'existence de Dieu, alors il y avait au moins un être qui devait connaître la réponse à ma question.

– Mais Dieu est-il plus bavard avec les morts qu'avec les vivants? me demandai-je.

Tournant la tête, je reconnus ensuite, loin sur ma droite et entouré d'un halo bleuté, le dôme gigantesque et rainuré que Léo avait qualifié de «presse-citron hydrocéphale».

– *Lui* aussi, s'il existe et se tient tapi sous le presse-âme monstrueux, *lui* aussi connaît la réponse. Mais *lui*, c'est sûr, fait tout pour égarer encore un peu plus les pauvres pèlerins que nous sommes.

(...)

3

Afin que ma monture ne puisse plus douter que c'était bien là-bas, au bout de la longue avenue neigeuse, que je voulais aller, je fixais le dôme géant et son halo bleu comme une cible. Ma mésange percevait-elle au fond de moi l'angoisse pour Léo, sa petite chienne Loulou Balou et le petit garçon inconnu, si maigre dans son hideux pyjama de déporté? Comprendait-elle pourquoi il me fallait à toute force rejoindre la montagne bleue bien qu'elle me terrifiât?

– Et si elle en avait encore plus peur que moi? me demandai-je brusquement. Oui, parce qu'elle doit savoir comment les âmes y sont pressées et ce qu'elles deviennent ensuite. Quel immonde ragoût mitonne sous l'énorme

couvercle. Oui, ça doit être sa peur ajoutée à la mienne qui nous empêche d'avancer. Pourvu que ce soit aussi son désir ajouté au mien! complétai-je en sentant mon corps s'enflammer.

De l'autre côté, il s'enflammait peut-être pour de bon ou, réduit en cendres et même en poudre, avait fini de brûler depuis longtemps.

– Est-ce que chaque mort rencontre un ange, *son* ange, ou j'ai une change... une chance inouïe? bafouillai-je. Il est si belle! Elle est si beau! Notre rencontre est-elle fortuite ou sommes-nous liés de toute éternité?

L'image d'Éléonore en compagnie de l'homme-cygne vint ternir ma joie.

– Et si elle aussi, sur la face sud du monde, était en train de fendre les cieux accrochée à la taille de son nouvel amour? Non! ce drôle d'oiseau-là, ce n'était qu'une hallucination, essayai-je de me rassurer. Un effet de ma «myxomatose», de mon «phylloxéra», de ma «surchauffe mentale», comme me l'a expliqué Léo. Il me l'a dit sur le ton de la plaisanterie, pour me ménager, mais il avait raison. Dans tout ce que je traverse depuis ma promenade au bord du lac un soir de chagrin, il y a forcément une grande part d'illusion. Passer l'arme à gauche n'est pas une expérience raisonnable. Mais comment distinguer le vrai du faux? Finalement, bien que le choc de ma propre mort m'ait rendu un peu plus lucide, c'est encore plus difficile ici que d'où je viens. Ton oiselle à toi, c'est du solide, son oiseau à elle, du vent? Ce qui te fait plaisir est réel, ce qui te fait souffrir pas plus tangible que de la poussière dans un rayon de soleil? C'est ça? résumai-je, sarcastique. De l'autre côté déjà, l'échec et la souffrance te laissaient incrédule.

Soudain, mon oiselle en qui je commençais vraiment à croire replia ses ailes qui me serrèrent comme dans un étau, tendit les bras et joignit les mains pour plonger à une vitesse folle. Puis, proche du sol, elle se cabra. C'est-à-dire qu'elle rouvrit bruyamment ses ailes et se mit debout. Sous le choc, je glissai avec un hurlement le long de son corps, essayant de me retenir à sa ceinture puis à ses chevilles avant de me retrouver couché en travers d'une voie de chemin de fer.

Étourdi par ma chute, je découvris lentement le lieu baigné d'une lumière crue où j'étais tombé: une voie libre entre deux trains à l'arrêt. À ma droite, une locomotive à vapeur et ses nombreux wagons; à ma gauche, un second train, à deux étages celui-là, beaucoup plus haut, plus large et imposant que le premier. Sa puissante locomotive rouge dépourvue de cheminée, je lui trouvai une allure à la fois futuriste et veillotte.

– Comme si elle sortait d'un vieux film de science-fiction, pensai-je. Elle doit faire au moins 6 mètres de large et 7 mètres de haut. Toujours ce gigantisme, cette folie des

grandeurs qui imprègne tout le quartier autour du presse-citron géant. Ça y est, j'ai déjà perdu mes grandes ailes, continuai-je en laissant retomber mes bras nus avec un frisson. De nouveau, je ne peux plus compter que sur mes petites ailes intérieures, les L de Paul, Éléonore, Léo, Loulou Balou, Flora... C'était mon premier ange, mais je n'étais sûrement pas son premier homme. Une beauté pareille! m'écriai-je avec dépit. En vingt-cinq siècles ou vingt-cinq fois vingt-cinq siècles!... Me voilà de retour au fond de l'homminièrè où je dois me remettre à ramper. Ma monture, j'aurais mieux fait de ne pas la contrarier. Je n'aurais pas dû essayer de retourner en enfer avec elle, mais plutôt la laisser m'emmener où elle voulait. Est-ce que les anges construisent des nids douillets sur les toits? Des nids d'amour au milieu des enseignes lumineuses? Des nids d'amour... J'ai pensé si fort aux femmes de ma vie révolue et à mon Ailée-en-or que mon ange a dû les voir en moi. Est-ce qu'il m'a débarqué par jalousie?

Comptant mes douleurs, sans oser bouger de peur de les déchaîner, je compris que tout ce qui s'offrait à ma vue était éclairé par une forte lumière rayonnant dans mon dos. Tournant très légèrement la tête, je vis alors l'immense façade transparente et illuminée d'une gare. Comme la locomotive rouge, elle m'apparut à la fois futuriste et surannée.

– Cette gare ne brille sûrement que pour nous, les morts, elle n'a jamais été construite dans l'au-delà. Seulement imaginée! D'ailleurs, on dirait que tout le quartier n'est qu'une sinistre utopie.

Effectivement, plus je m'enfonçais dans la Ville, plus j'avais la confirmation qu'elle était non seulement le réceptacle des morts, mais aussi des idées folles qu'ils avaient secrétées, ou seulement adoptées de leur vivant, et qui continuaient à les parasiter. Obscurément, j'avais compris qu'il ne suffisait pas de mourir pour se débarrasser de cette vermine-là.

– Si cette partie de la Ville a vraiment été modelée par les rêvasseries les plus perverses de l'humanité, me dis-je tout à coup, je vais m'y perdre pour de bon. Jamais je ne pourrai rejoindre mes amis. Non! mes pauvres amis qui ne méritaient pas l'enfer, je ne peux plus rien pour eux. Et je ne retrouverai jamais mon père non plus. Depuis le début, cette espérance est absurde et je m'agite en vain. Même mort, on ne revoit pas les morts que l'on aime. Si nous ne disparaissions pas pour nous-mêmes – du moins pas tout de suite –, nous disparaissions les uns pour les autres. La mort, c'est la pire des solitudes.

4

Malgré mon coup de cafard, que pouvais-je faire d'autre

que de continuer à chercher mes amis et mon père? Que pouvais-je faire d'autre que d'essayer de rejoindre Éléonore au Moussaillon le premier dimanche d'août?

– Oui, doute, entendis-je résonner dans mon esprit. Même si le doute est chronique chez moi parce que je suis né au mois d'août, je ne dois pas me mettre à douter de ma seule boussole, de mon seul GPS.

Mon rêve de retrouvailles était insensé, d'accord. Et même doublement insensé puisque mon père et mes amis morts étaient sur la face nord du monde et mon amour bien vivant – sans parler de ma mère ou de Flora – sur sa face sud. Doublement insensé, d'accord: qui pouvait espérer retrouver ses proches à la fois du côté ombre et du côté soleil du monde? Doublement insensé, d'accord, mais je n'avais que ce rêve-là.

Bien sûr, j'aurais pu essayer de retourner à mon logement post mortem pour reprendre le compte de ma fortune qui n'en était sûrement pas une, puis m'obstiner à coucher sur le papier mon voyage de tous les vertiges.

– Avec un stylo, complétai-je amèrement. Jamais «mon» ange ne me donnera l'une de ses plumes.

Mais à quoi bon écrire, compter, et même descendre boire un verre à *L'Eriçó*, curieux d'entendre parler du français d'outre-tombe, si j'étais voué à la pire des solitudes? Et comment ne rien tenter pour arracher mes amis à l'enfer? Et comment attendre passivement le coup de sonnette paternel à ma porte?

– Je suis un mort, pas un meuble! me révoltai-je. Mon rêve de retrouvailles est insensé, immensément naïf, infantin... D'accord! d'accord! d'accord! j'ai compris. Au moins, il n'est pas malveillant, ripostai-je. Contrairement aux rêves venimeux qui m'assaillent depuis mes premiers pas dans cette ville. Et qui m'assaillaient déjà de mon vivant. Je n'ai jamais enfermé des animaux dans des prisons minuscules pour m'enrichir. Ni volé son visage à un autre pour lui voler sa femme. Ni sacrifié à l'araignée noire, à la tique gonflée de sang ou à sa descendance. Ni voulu transformer un homme en bouse de vache au nom des lendemains qui chantent. Ah! cette grande idée qui se résume en définitive à des coups de poing et des coups de pied de primate. Pauvre gars! Qu'est-il devenu? Je me revois apostropher ses bourreaux par la fenêtre de la fausse salle de bain. Non, au moins, mon rêve à moi n'est le cauchemar de personne.

Jeté comme un emballage vide dans la brillante lumière électrique, entre deux trains immobiles, je me sentais complètement isolé, séparé à la fois des morts et des vivants.

– Ex-vivant obsédé par la mort, toujours un pied dans la tombe; dorénavant mort obsédé par la vie, toujours un pied hors de la tombe: suis-je condamné à danser, disloqué, à cheval sur la frontière?

Cette dernière image, elle me venait sûrement de ma position baroque en travers de la voie de chemin de fer, de mes bleus et de mes bosses, et de la vive douleur me barrant les omoplates, due au rail que j'avais heurté lors de ma chute.

– Ma chute d'ange, grinçai-je. Ma deuxième chute: de mon vivant, je suis déjà tombé une fois de vélo. Mais sur mon vélo, je n'allais pas à la vitesse d'un faucon ou d'un aigle fondant sur sa proie! C'est-à-dire à 300 ou 400 kilomètres à l'heure.

Éprouvant un violent tournis rétrospectif, je m'assis craintivement et restai longtemps prostré en alignant les hypothèses à propos de mon largage:

– Si ce n'est pas la jalousie, c'est peut-être tout de même la peur. Sa peur du dôme géant qui a tourné à la panique. Après tout, il y a de quoi paniquer si ce palais est bien l'une des gueules de l'enfer. Peut-être même la plus vorace. Ou alors, quelque chose d'autre, un nouveau danger, l'a brusquement terrorisé. Oui, mais quoi? Je n'ai rien vu, rien entendu.

Enfin debout et marchant pesamment...

– Si ces contusions ne sont là que pour me rappeler le bon vieux temps de ma vie d'avant, elles sont drôlement bien imitées.

...marchant pesamment, multimeurtri, le long de l'espèce de corridor à ciel ouvert formé par les deux trains parallèles, je continuais à envisager toutes les explications, en recherchant sans doute désespérément la moins vexante pour moi.

– Ma mésange était fatiguée de me porter. De me supporter. Pourquoi s'embarrasser d'un pauvre aptère quand on peut voler? Ou est-ce qu'elle a été choquée par mon érection? Mais, serré contre sa chaleur et sa beauté, je ne m'étais jamais senti aussi vivant depuis ma mort. J'ai même eu le sentiment de ressusciter. Oui! j'ai frôlé la vie. Ou alors ce sont mes baisers sur ses plumes de moineau qui lui ont déplu. Est-ce qu'elle a senti mes réticences? Elle a peut-être cru que je n'arriverais jamais à m'y habituer. De son côté, l'obstacle, c'était sûrement mes poils de singe. À moins que...

Une nouvelle hypothèse aborda mon esprit, avant de l'amener à ébullition.

– À moins que ma monture n'ait été rappelée d'urgence pour accomplir une mission autrement importante que faire le taxi pour un mort sans qualités. Rappelée par... Elle est auprès de lui en ce moment? Dans le jardin au bord de la mer? C'est un ange, plus précisément un archange, qui explique ses visions à Daniel. C'est un archange qui révèle à Zacharie qu'il aura un fils. C'est un archange qui annonce la naissance de Jésus à Marie. Dans la Bible et dans le Coran. D'ailleurs, c'est un archange qui révèle le Coran à Mohammed. Toujours le même: Gabriel. Mais Ilouël ne peut pas être Gabriel. Ça, c'est

impossible! Parce que de toute mon existence, je n'ai jamais rencontré de sommité. Je n'ai jamais connu de grosse nuque, comme disait mon grand-père. Vif ou mort, j'ai toujours été une personne sans importance entourée de personnes sans importance. En tout cas pour la société. Des personnes sans fortune ni pouvoir. Mon père a commencé à travailler vers 12-13 ans comme garçon d'ascenseur. Puis comme garçon boucher... avant de devenir infirmier. D'ailleurs, à l'armée, quand il a été versé dans les troupes sanitaires, son livret de service portait toujours la mention «garçon boucher», ce qui n'était pas très rassurant pour ses patients. Quant à ma mère, elle a été vendeuse, ouvrière, secrétaire, puis femme au foyer. Non! mon Ilouël ne peut être qu'un ange tout simple. Qui n'a sûrement pas le droit de fricoter avec un humain. Surtout pas avec un prolo. Est-ce que quelqu'un nous a vus ensemble? Qui? Son patron qui voit tout?

En émettant cette hypothèse, je jetai mille coups d'œil inquiets autour de moi.

– De plus, continuai-je, si le patron d'Ilouël vit dans le jardin au bord de la mer, il est pour ainsi dire mon voisin. Et, malheureusement, on ne peut pas cacher grand-chose à son voisin. Mais, après tout, conclus-je en me redressant autant que mes contusions me le permettaient, puisque mon rêve n'est le cauchemar de personne, je n'ai rien à cacher.

(...)

6

Dans la nuit de l'envers du monde que je commençais à trouver interminable, reprendre le chemin du dôme sous lequel j'avais laissé mes amis m'apparaissait plus que jamais comme la seule issue, le seul bout de fil de l'écheveau sur lequel tirer, même si je risquais de braver tous les dangers pour aller me jeter dans la gueule du loup, ou plutôt dans celles des grands chiens bleus qui déchireraient mon âme, qui *me* déchireraient comme un vieux manteau.

– Qui finissent par déchirer toutes les âmes comme de vieux manteaux si c'est le mal le fin mot de l'Histoire, poursuivis-je. Mais... même si mon espoir qu'il existe une ligne d'arrivée et de bonheur pour les morts n'est qu'un mirage, c'est un mirage... un *miracle* auquel je suis forcé de croire. À moins de me recoucher ici, sur ces rails et ces cailloux, pour finir par me confondre avec eux.

Comme je regrettais de ne plus fendre l'air accroché à un astre brûlant, à une fiévreuse étoile! Au moins, bien qu'endolori et grelottant, j'étais prêt à me remettre en route.

– Trop tard! me dis-je avant le tout premier pas, en voyant se découper trois silhouettes sur la façade aveuglante de la gare.

Saisi de terreur, je me reprochai de ne pas avoir poursuivi mon ascension de la grille du jardin au bord de la mer transformée

en échelle.

– Malgré le vertige, avec de la persévérance, tu aurais fini par t'échapper pour de bon. Tu as même laissé passer ta seconde chance, au sommet de ton immeuble devenu la plus haute tour du quartier, quand tu t'es senti attiré, aspiré par le sommet du ciel. Ta ligne d'arrivée, de retrouvailles, de libération, ton refuge éternel, la source de la lumière est sûrement là-haut. Même ici, même mort sans que la vie t'ait abandonné, tu restes sceptique. Même mort, tu ne fais pas confiance à la vie. Tu sais ce que Pascal aurait pu te crier tout à l'heure depuis son balcon? *Il n'est pas certain que tout soit incertain*. Il est possible qu'il te l'ait crié, d'ailleurs, mais tu ne pouvais pas l'entendre, aux anges bien calé sur ton ange, à revivifier les souvenirs amoureux de tes lèvres et du bout de ta langue, surpris de découvrir quels regrets t'accompagnent dans l'éternité. Oui, en chemin, tu découvres que ta besace de pèlerin est une pochette-surprise! *Il n'est pas certain que tout soit incertain*. Pascal a raison. Mais, au sommet de mon immeuble, quand je me suis senti attiré et même aspiré, j'ignorais qui tenait l'aspirateur. Et comment être sûr que le haut est bien le haut, et que le haut est bien le bien dans ce monde sens dessus dessous? Une seule chose est certaine: mes amis, eux, sont au plus bas. Puisqu'ils sont en enfer, je préfère rester en enfer.

*

– Tu veux rester en enfer? Je crois que tu vas être servi, pensai-je en regardant se rapprocher les trois silhouettes.

La lumière dans leur dos et la peur paralysante m'empêchant de les détailler, je ne voyais que trois masses en uniformes et képis bruns.

– Couleur d'excréments, me dis-je.

Puis, à mon grand étonnement, je parvins à me répéter comme un mantra: «Ne te laisse pas impressionner, ça leur ferait trop plaisir; ne te laisse pas impressionner, ça leur ferait trop plaisir; ne te laisse pas impressionner...»

Oui, après tout, je n'étais plus un nouveau-mort et j'en avais vu d'autres, tentais-je de me raffermir. Notamment devant la fenêtre de la fausse salle de bain et authentique salle de torture, quand les bourreaux du NKVD, dans une tempête de gargouillis, de borborygmes et de vents, s'étaient métamorphosés sous mes yeux en une mêlée puante d'excroissances rosâtres et pelées, de bourgeonnements visqueux, de polypes géants, de grandes pinces molles et gélatineuses; bref! en organes de répression. Ou pire encore: j'avais peut-être vu les bourreaux devenir leurs propres crimes dans toute leur hideur.

Et moi, à cet instant, fasciné par les trois silhouettes, je luttais pour ne pas devenir ma propre terreur, une flaque de terreur. Comme devant la fenêtre de la cruauté, juste avant de demander l'heure aux bourreaux le plus innocemment possible, il me vint à

l'esprit que si je ne pouvais plus rien faire, je pouvais encore dire. De mon vivant déjà, il ne m'était souvent resté que les mots.

(...)

15

Ébloui sur un trottoir, je m'appuie contre la devanture du magasin en fin de bail pour ne pas tomber, tandis que Léonore poursuit sa course sur sa bicyclette, vite masquée par une fourgonnette en stationnement.

Juste au-dessus de cette extrémité du boulevard Carl-Vogt que je reconnais immédiatement, dans l'azur libéré de l'Everest de fumée, un grand disque aveuglant au contour flou ruisselle de tous ses feux.

– C'était la même étoile ou sa jumelle? le Soleil ou un Antisoleil des morts que je viens de voir monter derrière la gare en flammes et allumer l'océan de verre? Et d'où venaient ces ombres et comment Léonore a-t-elle pu surgir de l'une d'entre elles? Oh! seul, tu n'as aucune chance de comprendre ce qui se passe dans ce lieu que tu n'arrives déjà ni à situer ni à nommer, ce lieu qui est aussi un état, une expérience: la face cachée de la Terre, l'au-delà, l'entre-deux-mondes qui sépare ou relie, sépare *et* relie, la vie et la mort... Tu n'as même plus Léo pour discuter. Léo, Léonore, deux prénoms qui commencent par une aile.

Je m'échauffe:

– Mourir est une expérience bien trop grande pour nous, pauvres mortels, elle nous dépasse, elle nous rend fou; alors n'essaie plus de comprendre et ferme le robinet aux questions. Je suis de retour sur la face lumineuse du monde, c'est l'essentiel. Je rêvais de l'apercevoir une dernière fois par l'entrebâillement d'une porte et je m'y retrouve plongé tout entier. De surcroît dans ma ville natale qui paraît intacte et pile-poil entre deux terrasses de cafés! Papa, c'est grâce à toi? Comme avec le doyen des Beaux-Arts? J'aurais mieux fait de t'attendre dans l'appartement au lieu de partir avec un ange. Encore une histoire qui a mal tourné! Tu as dû te décarcasser pour me trouver ce logement et je l'ai lâché pour un feu de plu... pardon! de paille. C'est bien toi qui a écrit mon nom, hein? sur ce petit morceau de carton fixé par une punaise? Ce petit côté bricolage, c'est signé! J'aurais dû le comprendre tout de suite. Tu n'as jamais eu la patience de figoler. Où que tu sois, est-ce que tu m'entends? Je refuse de t'imaginer aussi perdu que moi, à demi noyé dans un cocktail de détresse et d'espérance, chahuté comme je le suis dans le shaker de ma propre fin qui n'en finit pas de ne pas finir, et dont je redoute pourtant à chaque seconde la fin définitive. Non! je te vois heureux, très proche de Dieu. Oui, heureux très proche de Dieu, même quand je n'arrive pas à croire en lui. À la rigueur, on peut se passer de Dieu pour soi-même, mais on en a cruellement besoin pour lui confier ceux qu'on aime.

Lorsque tu es la deuxième

par Philippe Veuve

— « Je suis la fille du milieu » dit Anna.

Elle a deux sœurs, une plus âgée, une plus jeune.

— « Quand tu es la fille du milieu, tu n'existes pas. Tu n'es pas la chouchoutte, tu n'es pas la responsable. »

LES PETITES CUILLÈRES

Anna, c'est moi au féminin. Nous nous ressemblons beaucoup, hormis pour la taille, la couleur de nos cheveux, notre âge, nos goûts, notre passé, et le fait que nous ne sommes pas fichus de parler la même langue. Dès la première minute, nous avons fusionné. Lorsque tout va bien, cela va deux fois mieux. Lorsque cela va mal, c'est une catastrophe et nous n'arrivons pas à nous en tirer.

Depuis le début, nous parlons en japonais, langue qu'Anna maîtrise beaucoup mieux que moi. Elle parle également le français, ce qui reste une solution de secours lorsque la conversation devient trop compliquée. Elle parle aussi le hongrois et un peu le russe, mais cela ne m'aide pas beaucoup. D'un commun accord, nous avons boycotté l'anglais. Nous parlons en japonais. Nous chantons en français, et nous gardons l'anglais pour communiquer avec les extra-terrestres. Il y en a pas mal dans le coin.

C'est jeudi, le jour férié dans la région de Nara.

Petit déjeuner.

J'ai deux chatons tigrés sur mes genoux. Les pieds d'Anna avec ses chaussettes à rayures multicolores. Je ne suis pas trop sûr que ces chaussettes soient de bon goût, mais j'aime.

Anna tournicote sa cuillère.

Anna adore les cuillères. Il y en a une collection dans le tiroir du meuble de la cuisine. De toute époque et de tout pays. Comme elles sont dépareillées, je ne suis pas sûr qu'elles aient une grande valeur, mais on y trouve de tout. Il y a même des

cuillères au manche creux, qui servaient également de pailles à l'époque héroïque des cuillères.

Anna tournicote sa cuillère.

Pour le White Day, je lui ai offert une petite cuillère d'argent. Je l'avais trouvée chez un brocanteur et j'avais demandé à un graveur d'y inscrire mon prénom. Je la lui ai tendue fièrement en disant :

— « Je crois que ce modèle-ci te manque. Prends en soin, il te sera utile toute la vie. »

Je n'ai jamais vu un visage aussi radieux.

Anna tournicote sa cuillère. Elle a remarqué que je l'observais.

— « Je voulais te dire quelque-chose... » commence-t-elle.

Je connais ce type de préambule, et je m'en méfie. La cuillère retournicote, ce qui ne me rassure pas davantage.

— « Un client m'a proposé une soirée à Kobe. J'ai dit oui. Acceptes-tu de m'accompagner ? »

Anna est toujours restée très discrète sur son travail. Il y a notre couple et il y a le monde extérieur. Une ou deux fois elle m'a raconté des anecdotes amusantes sur certains clients, mais sans plus.

Je passe une nuit blanche. Dans quelle relation sommes-nous en train d'entrer ? Par ailleurs, elle a dit « acceptes-tu ». Je le ressens comme un appel à l'aide. Je crois qu'elle a peur, vraiment peur.

J'essaye de réfléchir. Ce genre de truc au Japon, c'est toujours mafieux. Anna doit le savoir. En tant qu'Occidentaux, nous sommes déjà mal vus par la police. Que va-t-il arriver si cette histoire tourne mal ?

Finalement, je dis à Anna que je n'irai pas. Je la supplie de ne pas y aller. Elle y va.

Elle revient le lundi suivant en fin de journée, avec une tête de pas grand-chose et des habits de moins que rien. Avec elle, cela tient toujours du génie et de la catastrophe.

Traitement de choc : Crème au chocolat infecte (pas le choix, nous sommes au Japon, mais c'est l'idée qui compte). Ensuite, zou sous la couette. Nous chantons des chansons de gosses à tue-tête. Si on veut pleurer, le « Petit âne gris », ça marche toujours.

La fenêtre est ouverte et l'air frais de la nuit imprègne la pièce. On entend justement un des ânes du voisin qui chante au clair de lune. Ce n'est pas très mélodieux, mais cela met un peu de vie dans le quartier. Nous sommes couchés sous le duvet avec seulement le nez qui dépasse. C'est ce que je préfère au monde.

Pleurer avec quelqu'un, c'est plus fort que faire l'amour. Les larmes, cela nettoient tout, même le cœur. Mais lorsqu'Anna est perdue dans ses pensées, elle est tellement loin que je ne peux plus la rejoindre. Je sais alors que je n'existe plus. Même si je la tiens dans mes bras, je n'arrive pas à exister.

Elle pleure sans bruit et pose la tête dans le creux de mon épaule.

— « Cela m'a rappelé trop de choses... » dit-elle.

L'histoire de ses quinze ans et de son prof de gymnastique. Elle me l'a déjà racontée, avec une précision qui me fait peur. Elle se souvient de ses vêtements, de chacun de ses gestes, des endroits de son corps qu'il a touchés, comme si cela s'était imprimé sur sa peau. Peut-être que c'est le cas d'ailleurs. Je ne sais jamais quoi faire. Ce n'est pas le genre de situation où vous pouvez dire : « Ne t'inquiète pas ; ça va passer » ou « Je me charge de tout ». Vous ne pouvez au mieux que porter une partie du fardeau, et il est très lourd. Si je lui disais que je comprends, je me prendrais peut-être une gifle et ce serait mérité.

Je tente prudemment :

— « J'aimerais te dire quelque-chose de gentil, te dire combien je t'aime, mais je n'ai pas les mots. »

Anna tourne son visage vers moi.

— « Je sais. » dit-elle.

Elle se couche sur le ventre et me regarde silencieusement. Elle a maintenant des yeux de bonne marraine de contes de fées, côté sexy en plus. Le genre, je t'écoute attentivement, mais ne crois pas que cela va m'affecter le moins du monde. Elle replace ses cheveux de l'autre côté, balance lentement ses pieds, façon gamine devant la télé. Elle me fixe toujours, avec sérieux, le menton dans les mains.

Je sens quand même que nous devons aller plus loin.

— « Je voudrais te poser une question. Bien entendu, tu n'es pas obligée de répondre... Après tout ça, qu'est-ce qu'il en reste ? »

Elle se tait un long moment. Elle ne semble pas fâchée. Elle réfléchit intensément et creuse au plus profond d'elle-même.

— « Qu'est-ce qu'il en reste ?... » répète-elle lentement.

« Pas la haine des hommes... Pas le dégoût du sexe, du moins dans mon cas... »

« Qu'est-ce qu'il en reste ?... » Elle serre le bord du duvet dans sa main. « Qu'est-ce qu'il en reste ?! ». Sa voix est montée d'un ton. « La peur d'avoir peur ! Encore et encore, toujours et partout ! ».

Peut-on s'approprier quelque-chose d'atroce ? Peut-on ne pas se l'approprier ?

— « Le pire » dit Anna, « c'est que tu es toujours coupable d'une façon ou d'une autre. A cette époque je pensais que ce serait bien que l'on nous distribue des jetons à l'école. On aurait donné notre jeton au prof que l'on préférerait pour notre première fois. Comme ça, on aurait bien appris depuis le début. Qu'en penses-tu ? ».

Ce que j'en pense... C'est qu'elle aurait donné son jeton à son prof de gymnastique. Mais le fantasme et la réalité, ce sont deux choses différentes. Dans la réalité, elle n'a jamais dit oui.

Ce que j'en pense... Simplement que j'ai eu exactement le même fantasme au même âge.

Je me rapproche d'Anna. Elle fait un geste pour repousser ma main, puis elle la prend dans les siennes et la pose sur son ventre.

— « Ne refais jamais ça ! » dit-elle.

THE FAMOUS FIVE

J'aime bien les bouquinistes. Au Japon, pour faire un village, il faut une librairie d'occasion et un fleuriste, sinon on ne figure pas sur une carte de géographie, même au 1 : 1.

J'ai un peu de temps libre et je recherche un vaisseau fantôme. Un vaisseau fantôme, c'est un livre publié par un illustre inconnu, généralement à compte d'auteur, et à très peu d'exemplaires. Il ne figure dans aucune bibliothèque publique. La dernière personne qui prétend l'avoir vu est un mythomane à la retraite. Il suffit que l'illustre inconnu soit devenu un médiocre connu par la suite pour que l'on ajoute beaucoup de zéros. Le « Bateau ivre » de Rimbaud fait presque partie des vaisseaux fantômes, mais en y mettant le prix, c'est encore possible de le trouver.

Pas de vaisseau fantôme. Mais je tombe sur une série de « Club des cinq » (The Famous Five). Je les ai tous lu au moins dix fois quand j'étais gamin. Comme son nom l'indique, le club des cinq est formé de quatre adolescents.

Plus un chien.

La série date de 1942, mais elle fait toujours fureur. Elle fonctionne comme un manga : deux garçons et deux filles, de caractères diamétralement opposés. Ainsi chaque lecteur ou lectrice peut se reconnaître dans un personnage. Il y a Claudine (qui refuse qu'on l'appelle ainsi. Elle préfère que l'on dise « Claude ») ; elle est incontestablement la cheffe du groupe. Il y a aussi Annie, François et Mike. Souvent, on a dit que Claude est un garçon manqué. Moi, je l'adorais.

« Un garçon manqué »... A l'époque, je n'ai pas fait attention. C'était juste un qualificatif étrange que je ne comprenais pas très bien. Ça veut dire quoi « manqué » ? Il y a un ordre hiérarchique des genres ? J'aurais tout donné pour être Claude. Peut-être que je suis une fille manquée.

En classe, nous jouions souvent au Club des cinq. Un jour,

Séverine m'a demandé si elle ressemblait davantage à Claude ou à Annie. Séverine, c'était – et à ma connaissance c'est toujours – une casse-cou de première. J'en étais follement amoureux.

— « Bien sûr, tu es Claude ! » ai-je dit.

— « Bien sûr que non ! » a-t-elle répliqué, visiblement fâchée. « Je suis Annie ».

Annie, c'est la petite timide du groupe. Elle a le cœur tendre et la larme facile. Elle adore cuisiner. Comme quoi, on ne se voit pas comme les autres nous voient. Pourquoi voulait-elle être Annie ? La réponse a probablement plusieurs millions d'années.

J'ai revu Séverine dix ans plus tard, à l'occasion d'une soirée d'anciens élèves. Nous sommes repartis ensemble et avons fait un bout de chemin dans la neige. Elle m'a dit que parmi les garçons de la classe, j'avais toujours été son préféré. Elle avait attendu deux ans que je l'aborde, en vain... Annie sera toujours Annie... Et moi, toujours moi.

Elle s'est mariée. Elle élève des pur-sang arabes, les vrais, les sauvages, tout petits, ceux qui sont tombés du ciel sur la terre. Ils ont la robe claire, parsemée d'étoiles. Parfois, ils murmurent à l'oreille des hommes. Parfois seulement, car ce sont les chevaux des fées.

CALAMITY JANE

Cela me fait penser à quelqu'un d'autre. Lorsque j'étais apprenti éleveur, il y avait dans mon groupe une petite blondinette suédoise. Elle était vraiment mignonne. Son truc, c'était de lancer des morceaux de poumons à travers la salle. Lorsqu'elle a voulu essayer avec un foie, on a quand même dû la calmer. Il faut dire qu'après trois heures de découpe, tout le monde pète un peu les plombs.

Lorsqu'elle était à cran, elle jouait à des jeux de massacre en ligne toute la nuit. Ensuite, elle allait exploser des boîtes de conserves périmées avec une vieille carabine. Je n'étais pas trop rassuré lorsque je la voyais mettre ses pamirs à cinq heures du matin et sortir la Winchester. Cette Calamity Jane n'avait pas dix-huit ans ! Il y a quand même deux trois règles à respecter. D'abord, il faut une butte de tir derrière les boîtes

de conserve. Deuxièmement, on ne tire pas en direction de l'école primaire. La terre est surpeuplée, mais ce n'est pas une raison. Enfin, on ne tire pas le voisin comme un lapin, même si c'est un gros connard. C'est mauvais pour le karma.

Cette pétoire était affreusement imprécise. D'ailleurs plus personne ne l'utilisait depuis longtemps. Les cerfs et les daims auraient davantage risqué de mourir de rire que de se prendre une balle. Je soupçonne quand même Calamity Jane d'avoir utilisé de la munition d'un calibre légèrement inférieur à ce qu'il aurait fallu. Ce qui est sûr, c'est que cela faisait un boucan épouvantable. Les voisins l'adoraient, surtout le dimanche matin.

Je dois tout de même reconnaître que lorsque vous armez cette carabine (le modèle de 1873 qui a fait le succès de la marque se fabrique toujours), ça fait son petit effet. Vous savez, on arme avec trois doigts à l'aide du levier de sous-garde. Ça fait terriblement western.

Il ne manquait plus à Calamity Jane qu'un chapeau à larges bords et un long manteau. Mais non, elle, elle allait flinguer ses boîtes de conserve avec une petite robe à fleurs bleues. Adorable, non ?

MUSEAU DE LUMIÈRE

Je ne sais pas quel est le poète qui a inventé l'expression « avoir des yeux de biche ». Il ne s'est pas foulé, mais il avait raison sur un point. Les biches ont des yeux extraordinaires. Elles ont un regard d'une incroyable douceur, bordé de cils immenses. Lorsque je croise le regard d'une biche, mon cœur bat plus fort.

Lorsqu'une biche trempe son museau dans l'étang, on ne voit aucune ride à la surface. C'est à se demander comment elle boit. Lorsqu'elle relève la tête, aucune goutte ne tombe au sol et les poils de son museau se transforment en lumière. Lorsqu'elle part, on n'entend aucun bruit, comme si quelqu'un avait coupé le son.

La magie se termine lorsqu'un corbeau, grand amateur des poubelles du voisinage, vient rompre le silence.

LES ANIMAUX AUSSI SONT. ILS SONT NOUS, ILS SONT AUTRES. ILS SONT.

Un matin, les animaux se couchent. Ils ferment les yeux. Ils savent que c'est fini.

Un vieil éleveur avait un daim. Il l'avait eu déjà très âgé. Ils étaient tout deux devenus encore plus vieux. Et aussi, ils étaient devenus amis. Chaque soir, lorsque l'éleveur rentrait du travail - en Suisse, le travail, ce n'est pas l'élevage, c'est le reste du jour - le daim venait joyeusement près du portail. Le problème avec les cervidés, ce sont les dents. A force de ruminer, ils les usent. Le vieux daim était devenu tout maigre, incapable de se nourrir. Alors un jour, l'éleveur a sorti sa meilleure carabine, l'allemande qui ne pèse rien dans les mains. Pour la première fois, le daim n'est pas venu au portail. Il était couché au fond du parc sous les arbres. Il a regardé l'éleveur sans se lever.

Il a posé sa tête sur le sol et l'éleveur l'a longtemps caressé. Les voisins ont appelé la police. Ils ont cru que c'était un meurtre.

LA PELLE A NEIGE

Tom remplit un baquet d'eau pour les cerfs. Il y plonge une petite branche qui rejoint le bord.

Je regarde.

— « Comme ça, si un insecte tombe dedans, s'il parvient à rejoindre la branche, il est sauvé. »

Nous sommes de corvée nettoyage ce matin. Nettoyer l'étable n'est pas un job de tout repos. On a beau y étendre de la sciure et de la paille, lorsque les animaux piétinent et salissent tout, cela devient une couche dure comme du béton. On pourrait en faire des briques. Le meilleur remède reste la pelle à neige. On en a cassé quatre cet été. Le marchand doit se poser des questions.

Pour les animaux, lorsque c'est sale, on va ailleurs. Mais ici, ailleurs n'existe pas.

Lorsque l'on soulève la croute, l'odeur d'ammoniaque est impressionnante. La poussière aussi. Elle imprègne tout. Il

vaut mieux porter un masque, mais avec mes lunettes, ce n'est pas très commode. Je sors boire un verre d'eau. Tom me rejoint près du portail. Pause.

La porte de la clinique vétérinaire se ferme au moyen d'un loquet en bois, en forme de cerf naturellement. Il faut le tirer latéralement pour ouvrir. Cela évite que des cerfs du dehors n'aillent voir ceux du dedans (Ils ont compris depuis longtemps comment ouvrir un loquet standard). Il y a une double clôture, mais on préfère éviter que ceux du dehors n'aillent frotter leurs museaux contre celui des cerfs du dedans. En cas d'épizootie, ce serait une catastrophe.

Nous regardons vers l'extérieur. Une bande de jeunes est en train de jouer. Ils doivent avoir quatre mois environ. Le chef de la bande définit un parcours d'obstacles invisibles. Il faut sauter par-dessus une rivière, ramper sous un fil de fer barbelé, escalader une colline, regarder à gauche, puis à droite, et recommencer. Aucun des obstacles n'existe, mais tous les suivants exécutent les mêmes mouvements aux mêmes endroits. C'est un jeu d'imitation qui peut durer des heures. Parfois, c'est un jeune mâle qui joue au baby-sitter et qui mène le groupe, jamais une jeune biche. Les petits adorent. Ils s'entraînent. Le jeune mâle sera un jour maître de place, les petits doivent apprendre à fuir en ligne, en posant leurs pattes au même endroit que le précédent, pour limiter les traces.

Une petite fille s'approche. Elle demande : « Ils font quoi les cerfs toute la journée ? »

Tom et moi la regardons en silence.

— « Ils n'ont pas de mains, ils ne peuvent même pas dessiner ».

Tom détourne le regard, puis la fixe dans les yeux. « Ils mangent, se reproduisent, courent, sautent et jouent. Quand ils sont fatigués, ils regardent la forme des nuages et ils imaginent une autre vie ».

La fillette a l'air satisfaite de la réponse. Elle repart en sautillant. Tom se tourne vers moi.

— « Savais-tu que les cerfs sont de proches cousins des dauphins ? »

C'est vrai. Et c'est très visible aujourd'hui encore. Même façon de jouer, même organisation matriarcale. Les gens

n'y croient jamais. Pourtant les cervidés et les cétacés sont de très proches cousins. Ils ont un ancêtre commun, qui avait probablement une allure de cerf. Un jour, certains sont retournés à la vie aquatique (pas d'un coup naturellement), d'autres sont restés sur la terre ferme. Cela a créé deux familles. Ce qui est incroyable, c'est que les comportements sociaux n'ont pas changé depuis des millions d'années. Ils ont changé de peau, ils ont changé d'élément naturel, ils ont changé leurs pattes en nageoires, ils n'ont pas changé d'ordre social.

— « Je n'ai pas le temps. » dit mon chef. « Après tout... Occupe-toi de l'entretien d'embauche, qu'on rigole un peu. C'est une Espagnole, ce n'est pas très loin de chez toi. Si elle survit, ce sera déjà bon signe. »

Je me retrouve ainsi chargé d'engager notre nouvelle stagiaire.

Dix-neuf ans. Elle tremble visiblement en entrant dans la pièce. Je jette un coup d'œil discret sur son CV. Rien de bien enthousiasmant, mais ce n'est pas cela qui m'intéresse. Elle commence à me débiter une litanie apprise par cœur sur sa vocation à sauver les cerfs. Je résiste courageusement à l'idée de bailler ou de regarder au plafond et je comprends pourquoi mon chef m'a délégué ce travail.

Je lève une main et la regarde dans les yeux.

— « Vous, vous êtes une vraie flippée de la vie, non ? »

Elle baisse la tête.

— « Oui. » dit-elle.

J'admire. Elle est directe.

Et soudain je remarque que j'ai parlé en français et qu'elle m'a compris.

— « Vous parlez français ?

— Un petit peu. Quand je gardais les chèvres, j'avais du temps libre, elles se gardent toutes seules. Alors j'ai appris par cœur des poèmes en français.

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

*Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos, de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal... »*

J'enchaîne aussitôt :

— « *Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines...* »

— Vous connaissez ça ?

— Je connais ça.

Pourquoi n'avez-vous pas indiqué dans votre CV que vous avez été chevière ?

— Cela ne fait pas un peu nul ? J'aurais voulu faire des études, j'ai toujours aimé apprendre. Mais ma mère n'avait pas assez d'argent. Alors j'ai gardé les chèvres des voisins dans la montagne. C'était tranquille. J'étais bien toute seule. Je pouvais écouter de la musique et lire de la poésie. Ensuite, je suis partie en France et j'ai travaillé un an comme serveuse dans un billard.

— Vous savez, les chèvres et les cerfs sont tous deux ce que l'on appelle des petits ruminants. Ils ont des besoins alimentaires et des maladies assez proches. Que faites-vous lorsqu'un chevreau vient au monde ?

— Les pattes avant sortent d'abord. Ensuite la tête. Après, le petit, il vole par terre. Alors, on le prend par les pattes arrière et on le balance doucement pour qu'il tousse et pour qu'il se réveille, parce que le sang descend dans sa tête. On le met devant le museau de sa mère pour qu'elle le reconnaisse. Si le petit ne sort pas tout seul, on peut le tirer par les pattes, mais doucement, parce que le ventre des chèvres ce n'est pas très solide.

— Je vous rassure, les biches se débrouillent en général sans aide. Mais cela arrive qu'elles abandonnent leur petit.

Je sors rapidement du bureau et passe par le local technique. Je ramène un biberon neuf dans son carton d'origine.

— « Que pensez-vous de cela ? »

Elle observe très attentivement le biberon.

— « C'est un biberon pour humain. Cela pourrait servir, mais il n'y a que trois petits trous sur la tétine. Il faudrait les agrandir, sinon le petit va s'énervé en essayant de tirer dessus.

— Bien vu. Et bienvenue à la clinique. Mais comme je suppose que vous n'avez qu'un visa touristique, il va falloir que je voie avec le chef comment bricoler ça. »

Je la regarde.

— « Et à qui appartient le museau que je vois dépasser de votre capuchon ?

... »

Elle tire sur ses manches déjà trop longues.

— « C'est Gratouille, mon rat... »

C'est ainsi que Carla a rejoint l'équipe.

Pas sûr que le chef aime ça.

par Paul Verlaine (mais il ne le sait pas encore)

ELLE

Elle a des yeux trop grands que nul ne peut savoir.
Elle a des mains trop froides que nul ne peut tenir.
Elle a son monde à elle et aime y recevoir ;
Le soir est, au matin, une ombre en devenir...

Le soleil est au Nord et sa lumière est brune,
Et sa lumière est blonde et blonde est sa morsure.
Le regret est au Nord et sa douleur est brune ;
Elle sera blonde, demain, car jamais rien n'est sûr.

J'ai trop souvent détruit, pour rebâtir encore
sans que trop de poussière ne colle à mes souliers,
et les pas dans les pas que je faisais alors
je redeviens, ailleurs, le même prisonnier...

Son coeur est un palais aux mille et une glaces
où ne vit qu'un reflet cent mil fois répété
et les rêves des Rêves à jamais me remplacent
où mon pied a jadis espéré trébucher.

Oh, j'ai trop démoli, pour rebâtir encore
sans que trop de poussière ne colle à mes souliers,
et les pas dans les pas que je faisais alors
je redeviens, ailleurs, le même prisonnier.

Poèmes du recueil "L'Hôte maïeutique"

par **Emilie Bilman**

Icare, 1564

Au cinéma, je regarde un film sur Breughel
Qui a peint le calvaire des clochards meurtris
Par la milice rouge en imitant le Christ
Afin de renforcer la foi des pauvres païens.

Meut par le vent du nord, le moulin broie le blé du jour.
Au petit matin, le boulanger pétrit le pain sanguin.
Les trois affamés sont surhaussés sur la roue
Offerts aux vautours charognards. Le peuple

Danse tandis que la scolie brocarde les notables.
Tel Icare, la colombe s'envole à sa perte
Et dans un paysage en deuil la piéta pleure.
J'écris ce récit suturé que Breughel peint.

La révolte

Votre croix fut-elle taillée par la mémoire
de l'arbre paradoxale de votre mort ?

Comme Sisyphe qui lança sa roche
en boucle dans l'abîme de l'irrationnel
ou Œdipe, l'incestueux, qui s'aveugla
faute de voir ses enfants, je me révolte
contre votre mort absurde.

Je me révolte contre la peste perpétuelle
que Faust hérita d'Œdipe
et guérit avant de guerroyer
avec et contre le diable mais
qui dans l'irrationnel échut à un autre...

Malgré mon souffle éphémère,
je me révolte contre le rejet
inscrit dans l'indifférence
et lorsque ma lettre à autrui fut reprise
ailleurs afin de sceller mes engagements
non clôturés...

Je ris, défie, et écris la folle poursuite
contre votre fatale liberté
témoin de régression et de trahison
dans un désert de sel.

Je défie et j'écris malgré le vide
qui me laisse libre par votre absence
et façonne ma page blanche par la lueur
nacrée de mon lendemain.

Dante

Guidé par Virgile, son autre-soi précautionneux,
il entra dans les entrailles de son pays.

Scindée entre la religion et la république,
sa ville natale brûla ses sources par passion.

La peau des victimes fût transformée en parchemin.

Le poète inventa un langage unificateur
qui réunit les dialectes de son pays paradoxal.

Quatuor pour la fin du temps

La radio résonne depuis le bain de Messiaen.
L'autoroute se déroule comme un tapis de bitume.
Au loin, la clarinette des mésanges accompagne
la mélancolie de l'orchestre, la voix du violoncelle.

Et maintenant, le piano résonne sur l'asphalte
noir de nuit, comme la nuit tardive de notre vie.
La musique des cristaux meut les oiseaux
tandis qu'une cadence rassemble les anges

sur le firmament pour annoncer un apocalypse
qui perdure. Comme des comètes inertes
des postes de lumière en métal, érigées
à sens perdu, éclairent l'autoroute serpentine.

Protestation

Comme un essaim de fourmis au cœur palpitant
les femmes avançaient d'un pas régulier. Au micro,
tour à tour elles commencèrent à protester contre
des salaires ingrats inégaux, des grossesses
écourtées, le manque de crèches et le harcèlement
sur le lieu de travail suivi d'un douloureux mobbing.

Une femme entama un discours sur la misogynie
dans nos sociétés puritaines. Les hommes
craindraient les femmes et les condescendraient
pour mieux les dominer. Ensuite, une immigrante
parla d'excision afin de réduire le plaisir
des adolescentes ; alors, toutes les femmes
commencèrent à huer et de protester
tandis qu'une autre femme cria « Bougez ».

Sans cesse, les femmes montèrent des piquets
dans d'autres places de la ville et avancèrent
pour contrecarrer leurs projections masculines
contingentes, tout en protégeant leurs corps
avec des banderoles pour l'égalité
comme de totems endurcis de fertilité.

L'hôte maïeutique

L'hôte de mes mots maïeutiques
m'a offert un livre d'offrandes
de pale pudeur.

Lecteur, dis-moi
si un regard lucide et momentané
peut transpercer la culpabilité
de notre prochain ?

nous rendre sensible à l'empathie
et au silence de l'autre
comme l'eau qui coule lourde
comme celle des sources ?

Il a, hélas, ensuite, repris
sa colère réprimée
comme si de rien était.

Il m'a offert son livre des songes
et ce qu'il savait ne pas savoir.

Je me suis endormie
ma porte à clef que je lui ai
ré-ouverte toute en soie vêtue.

Vous n'allez pas me croire...

par Jean-Luc Dépraz

Le feu crépite dans le fourneau. Quatre plaques
cerclées de fer, un four pour les gâteaux et une bouilloire.
Deux lampes à huile diffusent une lumière chaude et
tremblante qui dessine sur les parois l'ombre des dossiers
des chaises disposées d'un côté de la longue table en sapin.
Pas d'eau courante, d'électricité ni de téléphone portable.
A l'étage, un dortoir où l'on rêve sous les étoiles grâce à une
grande lucarne. Un havre de paix perdu au milieu de nulle
part, un petit chalet à l'abri de quatre épicéas séculaires
avec vue sur le Mont Tendre et «les trois Bernoises», quand
il fait beau. Parce que, ce soir de novembre, la tempête fait
rage. La neige, chassée par des bourrasques de vent, tombe
à l'horizontale et les flocons viennent s'écraser contre les
fenêtres. Pas un temps à mettre le nez dehors, sauf pour

aller aux toilettes.

Excusez-moi, il faut que je tisonne les braises, le feu se
meurt... Contrairement aux animaux qui ont l'habitude,
quand ils sentent l'odeur de la fumée qui sort de la
cheminée, de faire le tour du propriétaire à la recherche
d'un reste de repas, voire d'un os de côtelette. Tiens, je vais
m'en préparer une pour tout à l'heure, avec des röstis prêts
à mettre dans la poêle.

La nuit noire est striée de blanc. Une accalmie, et la
neige tombe drue, droite. Une rafale, elle couvre les carreaux
de paillettes qui fondent sous la chaleur. Je me sens bien,
au chaud, en sécurité. C'est le moment de boire l'apéro, de

retirer la bouteille de chasselas du bord de la fenêtre avant qu'elle ne gèle. Espérons que le bruit du bouchon effrayera les souris qui se régalaient des miettes tombées de la table. Notez que ça vaut mieux que les lérots qui ont commencé leur hibernation, parce que, l'été, ils écument, du plancher au dernier étage du vaisselier ; un paquet de riz oublié, un cornet de biscuits entamé, c'est le carnage. Ce chalet est un gruyère, une arche de Noé, un refuge de la SPA. Seules les chouettes chevêches qui logent sous le toit restent à l'extérieur.

Une assiette, des services, un dessous de plat, reste à retirer des plaques qui rougissent, le repas. Je déguste à la fois le calme ambiant, le bruit de la tempête et le goût délicieux de la viande cuite au feu de bois quand un bruit suspect attire mon attention.

La bouche ouverte, la fourchette s'immobilise à quelques centimètres de mes lèvres. On dirait qu'on frappe à la porte... Des coups mats, répétés à intervalles réguliers, et puis, comme une grosse griffure contre le bois. Pas normal. Je suis comme un haret, aux aguets. Le temps est suspendu. Et puis, Boum !, Clac !, Grrrr... Bon Dieu, vite, tirer le verrou ! Tremblant, je m'adosse à la porte.

Je me souviens de notre chat, trente centimètres au garrot, qui ouvre sans peine la porte de la cuisine quand il sent une odeur de chair fraîche. Alors, qui ? Un renard, un glouton, un lynx, un loup, un...

Surtout ne pas sortir. Je me dirige vers la fenêtre, l'ouvre, jette un œil. Pas âme qui vive dans ce désert blanc. La bête a battu en retraite dans la petite forêt, à vingt mètres des WC ! Il faudra, à défaut d'arme défensive digne de ce nom, que je prenne mon courage à deux mains, - elles ne seront pas de trop – pour aller me soulager.

Non, mais ! Vous croyez que j'invente un conte qui va terrifier mes petits-enfants ? Que je veux absolument vous faire croire que le Risoux (avec «x», le «d» est rédibitoire pour les Combiens) est peuplé de fauves sanguinaires ? Inutile. Il n'y a qu'à parcourir la plus grande forêt de Suisse pour savoir la vérité. Si toutefois vous osez... J'ai pris sur le buffet quelques feuilles posées là, à côté de la boîte de crayons de couleur, et j'écris, ce que je vis. Pour témoigner, pour chasser ma peur.

Bientôt minuit. Je renonce au café. Je vais me coucher. Pourtant, avant, il me faut sortir pour aller aux toilettes. Que prendre ? Mon courage. Allez, chante ! Chante à tue-tête n'importe quoi, «Le pays romand», «We are the champions !», « Il est là, il est là, mon Jura ! ». D'habitude, je laisse la porte ouverte ; j'adore être sur le trône et admirer le paysage, les vaches qui broutent à quelques mètres, sentir un petit air de bise sur mes fesses. Mais là, franchement, je crois que j'ai battu tous les records. Un seau d'eau au fond de la cuvette et bonne nuit. Ne pas se retourner, vite, rentrer. A demain.

C'est le froid qui me réveille. L'aube pointe à peine et la neige tombe toujours. D'abord, rallumer le feu, préparer le café et se restaurer. L'espoir de retrouver des traces s'est envolé, tout comme celui du grand corbeau qui me toise, la tête penchée, pour quêter un quignon de pain. Je n'ai qu'une pensée, un désir irrépressible : aller observer le bois de la porte pour vérifier si mon imagination m'a joué des tours ou si...

A huit heures, je n'y tiens plus. Habillé de pied en cap, je sors. Et je reste figé. De larges striures raient la porte, du haut en bas. Et sous l'auvent, une seule trace. Une patte de la taille d'une grosse soucoupe, les coussinets bien dessinés, avec l'empreinte des griffes qui a gelé. Aucun doute. C'est bien un... Non. Je ne serai pas l'homme qui a vu l'ursidé. Etre la risée du garde-forestier et du surveillant de la faune, merci, j'y ai déjà goûté autrefois à propos d'un loup. Alors, cette fois, l'omerta, basta. Tout est calme, tout va bien. Les skieurs de fond peuvent pratiquer leur sport favori et les «morilleurs» se réjouir de cueillir leurs champignons ce printemps.

«La Vallée, un pays de loups ?». Veuillez modifier l'appellation : «La Vallée un pays d'...». Non, je ne le dirai pas.

«Chalet Piguet», entre le chalet Neuf et la Frasse, le 30 novembre 2021, 11h32

Coeurs en vendanges

par **Fiorenzo Iori**

20.11.2002
Grand-Lancy

20.3.2004
Genève Uni-mail

Chemins anciens
la main dans la main
souvenirs lointains
au crépuscule du matin
nous allions chercher le pain
mon ange gardien
en ces temps divins
pour apaiser notre faim.
Je sens toujours ton sang ardent
inextinguible lien
me berçant dans l'infini de l'instant.

Lors d'un concours de poésie..

Âcre cri, plaie de mes vastes nuits
gît dans les sanglots de l'encrier - lumière !
Et tel à la craie s'abîme dans les plis
de la mer, ancre et éclair.
Du gouffre étoilé tombent des débris
d'aurore sur les sombres feuilles de ma clairière
doux délire d'un sourd tonnerre
qui sur les aiguilles de la vie retentit.

Février 2004
De l'aube de Charleville
au coucher de Marseille
Arthur Rimbaud
demeure le soleil.

22 Mars 2004
À mon aurore boréale..

PÂQUES ROMAINES

Je me glisse dans les plis de l'infini
matelots et toiles de mes veilles
étreintes de feu foudre et soleil
sous le gouffre étoilé je flotte dans la nuit
du ciel éclore de son sommeil
tombe Pâques tel aux débris
de coquillages par la mer engloutis
orgue et autel bourdonnent d'abeilles
et de colombes, dans l'ivresse des cieux.
Les ailes languissent dans les sanglots
du calice et se mêlent aux larmes des pieux
je me pâme des plumes tissées dans les flots
de mes draps chauds, poète sans aveu
seul, je rame sur mon vaisseau.

NOIR DE COEUR

« Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot aussi devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse ! Et j'étais ton féal ;
Oh ! Là, là ! Que d'amours splendides j'ai rêvées ! »
Rimbaud

Le deuil se traîne dans la rue
ruisselante de pleurs en crue ;
je crie dans la noirceur d'un creux
mes larmes crucifiées dans les plaintes d'un pieux.
Le goudron s'est torché avec mon front
comme la salive sur les lèvres de deux amants :
sueur, sanglots et fleurs
brisent l'hibernation de mon coeur
et dessèchent les cordes de l'océan ;
son hymne s'extasie dans un tourbillon.
Bercée dans un bain de sang noir
tu t'éteins tel la lumière le soir ;
d'amour mes mains ensanglantées
dans la nuée nocturne t'ont enlacée.
On a pédalé entre la vie et la mort

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

de pâleur t'as pavé ton corps ;
 dans sa fièvre mon soupir
 tes veines a vu s'évanouir
 dans son artère la rue s'est étouffée
 plongée dans les étoiles glacées
 arrêt cardiaque, asphyxie de la mer
 sur sa civière elle t'as étendue sous la lune,
 héroïne, t'as dansé avec Neptune !
 Nos doigts, entrelacés sur le lit d'hôpital
 dans tes draps je me suis réveillé féal !
 Dans la cascade de tes larmes
 silencieuses, j'ai essuyé le vacarme
 Et mon coeur s'est révolté en lutte sourde
 comme l'absinthe dans ma gourde.
 De la blessure de tes yeux
 éblouissants j'ai bu le feu,
 ruisselant en gouttes de sel sur ton visage
 ondes s'effondrant sur le rivage :
 j'égoutte la pureté de tes prunelles
 coquillages sous la voûte de l'arc en ciel.
 Dans tes yeux délicats de sèches
 s'éclaircit la nuit en liesse
 tel aux sons aigris des os
 dans le bal mélodieux des flots.
 tes diamants noirs, pions qui s'égarent
 tel sur l'échiquier le phare
 Le chevalier tiennent en échec
 proie du corbeau éprise dans son bec :
 reine, je me meurtris à ton haleine
 noir de lumière détint ma gangrène
 d'où surgît le cri de l'encrier
 chant charmant d'un ange révolté !
 Ses semelles se consomment tel aux éternelles
 étreintes de la cire à la chandelle.
 Tes dents d'ivoire, perles éphémères
 crachent encre et lumière
 Sur ma feuille ivre de ta jeunesse
 calice que j'élève à ma messe.
 L'éclair d'une aurore boréale
 m'achemine vers la quête du Graal..
 Sous l'écorce de la terre
 brûle muette la fleur du désert.
 Les touches de Chopin polissent tes mains
 tel au soleil couchant avec le raisin,
 piano, mon coeur joue sa vendange.

14.4.2004
 Avegno

Dans la mer
 je moule
 mes vers
 et l'écume me coule
 dans le moulin à encre..
 Seul et soûl
 égaré dans les braises
 de la brume.

28.4.2004
 Grand-Lancy

Seul et soûlé d'amertume
 sous l'écorce de la lune
 englouti par l'écume de la nuit
 mon coeur enrhumé tousse la vie.

Onex-Grand-Lancy

Je me traîne sous les nuages rougeâtres
 tel à une étoile tzigane
 nuées nocturnes torchées dans mon haleine
 sous le calice débordant la lune
 se soulent aubes et soleils souterrains.

12.5.2004
 Grand-Lancy

Bise, aux bords de la nuit
 blême tu te blesses
 ivresse qui se brise
 dans la foulée de cendres
 éparses sous le tombeau
 de la lune
 étoiles obscurcies
 obsèques en larmes.
 Chagrin d'un ciel en deuil
 où se meurt l'éternité
 muraille de rêves muets.

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

25.5.2004
Grand-Lancy
À René Char

17.6.2004
Uni-Bastions
Salle Naville..

POST TENEBRAZ

Blessé de lumière
mon ombre se brûle
sous des soleils soûls
je saigne d'une pâle clarté
écartée de la vie
elle s'égare dans mon écoeurement

Marécages moroses
transpirants d'un soleil épars
la vie transpercée
éponge sa sécheresse
d'une lueur en pleurs.

À Albert Camus

CLEPSYDRA..

14.6.2004
Grand-Lancy

NOCTAMBULUS

Lune, flambée d'amertume
se perd dans le calvaire
ensoleillé de la nuit..

Brodé sur les bords
le sable s'engouffre
les flots s'étouffent
les soupirs déchirés
du sablier
frappent la vie
à coup de sabre.

VANDALUCIA

14.6.2004

AMOR, ORIS, N ...

Galopant sous des aurores boréales
j'ai couru plus vite que la lumière :
j'ai couché avec l'aube
et j'ai enfanté le soleil
dans le crépuscule de mes rêves..

Pâle, l'étoile tzigane file
Se faufile, tisse les bords de son exil
Sur la toile étiolée de la nuit
Déchirant tous ses plis.
Dans ses draps la faucille dore le drapeau
De mon coeur, oh lune! Battant comme un marteau
Au bal des Andalous l'écho
S'écoule dans le sang vandale du flamenco.

février 2005

16.6.2004
Grand-Lancy

LA FLAMME ETERNELLE

Sang sépulcral !
Dans les veines de ta pierre
étreint, coule le deuil
de l'éternité marbrée de fleurs
en pleurs.

BALLADE DANS LES BAS-FONDS..

Souillé de neige
Le soleil du sous-sol
S'égare, se soûle, se meurt
Dans le clavier cristallisé
Des saisons mortes.
Au bord du son
Figé jouent les larmes

Lames taillant la glace
Derrière les barreaux
S'enlacent les sens.
Au fond de la geôle
Le génie se hisse
Se glisse sur une mélodie
S'envole sur les touches de la mélancolie :
Piano, l'hiver s'abîme sur sa gamme...
Au coeur de sa ballade
Le condamné
Se gorge de vie,
Le glaçon d'encre se pend
Dans la cellule des saisons.

À une jeune artiste jurassienne

NAUSÉE

À la vie, enviée
elle en veut à mort
elle vit envenimée
ligotée à son port
dans l'éventail de ses pensées.
Elle danse..
dans le voltige de la lune
ivre, le vent vide son ventre..
elle glisse comme sur du givre
sur le va-et-vient de minuit,
un instant.. ses sens s'estompent,
elle se balance en bas de la nuit :
elle tombe dans la rosée
au lever du matin
en chagrin, les cloches

chuchotent
la vie niée.

2 mai 2006

Dans le vertige de minuit
voltigent les vierges aiguilles
s'enveloppent dans la nuit exquise...
Elles se déguisent
s'enfuient sous le velours de l'ennui
aiguissant les esprits fortuits
sous la lame dorée
découplant l'éternelle soirée.
sur l'astre des voluptés,
les sens s'envolent
se violent sur les cordes
d'un violon volé.
Les pétales s'arrachent aux étoiles
s'incrustent sur les rebords
d'un coeur encroûte
qui seul le cafard picore
sur les rivages de son port.

28.11.2016
Prilly

Torréfié d'amour pur
imprégnant mon existence
maintes fois désiré
obéissant aux feux croisés
tu as triomphé la vie
héroïquement
estampillé le printemps
en empruntant le chemin épanoui.

PUB

La femme aux livres

Extraits

par **Esther Sarre**

Dégradée

Blanc, tout était d'un blanc éclatant.

Presque aveuglant.

Blanc comme une robe de mariée.

Blanc comme les cimes recouvertes de neige éternelle.

Éternelle, ça m'allait bien comme mot. Ça faisait une belle lumière pour éclairer mes espoirs. Ça et là un rocher affleurait, montrait ses arêtes sombres et menaçantes. Mais il me suffisait de tourner la tête pour l'ignorer. Et me perdre dans la contemplation de cette lumière ensorcelante.

Volontairement recluse dans cet univers à part, je me suis engloutie dans ses horizons scintillants. Engloutie dans un igloo. Où j'ai caché ma nichée. Sûre que les parois de glace pure allaient lui tenir chaud.

Abrités là, je ne voyais pas quelle tempête pourrait nous atteindre. Toutes ces avalanches qui faisaient trembler la montagne sous nos pieds, tous ces tourbillons de vent furieux, ne faisaient que glisser sur nos murs trop lisses pour offrir la moindre prise.

Mais même réfugiée à ces hauteurs, impossible d'éviter de croiser le monde. Au fil du temps, j'ai vu apparaître dans la neige immaculée des traces de pas.

D'abord isolées et faciles à ignorer, elles ont commencé à tracer des chemins qui allaient et venaient autour de nous. Dessinaient des cercles concentriques qui se resserraient de plus en plus. La neige a commencé à fondre dans ces passages répétés. Souillée, elle a perdue de son éclat, s'est usée.

J'ai vu mes louveteaux faire des sorties de plus en plus longues à la recherche de la blancheur perdue. Et revenir les mains vides, ou pleines de pierres trop lourdes pour eux. Que je ne pouvais pas porter à leur place. Ou expliquer.

Le blanc est devenu gris.

Et alors que la neige nous tenait au chaud et nous abritait, nous avons commencé à frissonner dans ce nouvel univers minéral mis à nu.

J'ai lutté un long moment avec mon pinceau. Essayé

de tout recouvrir de blanc, pour faire revivre le passé. Mais chaque matin les traces de pas avaient effacé mon travail.

Depuis je tente de donner vie au gris. Multiplie les mélanges pour que ce gris devienne pluriel et puisse à nouveau nous enchanter.

Je pensais pouvoir vivre ainsi longtemps. Peut-être même continuer à croire éternellement. Un dégradé de gris colorés, ce n'est pas si mal que ça, après tout. Malgré les ruades des louveteaux. Malgré la lumière qui se voile. Il reste possible de détourner les yeux. Rien ne peut rester tout à fait pur et étincelant. Et au rythme où mon igloo s'amenuise goutte à goutte, je pourrais encore y rester sans trop me préoccuper de tout ce gris.

Mais un matin, j'ai ramassé devant mon igloo vacillant un éclat de couleur.

Je l'ai retourné entre mes doigts sans vraiment savoir quoi en faire. Et j'ai fini par le poser sur une étagère avant de l'oublier. Le reste de la journée s'est écoulé sans changement, à son rythme grisonnant. Le lendemain, un nouvel éclat de couleur m'attendait devant ma porte. Et ainsi de suite, un jour après l'autre.

J'ai fini par avoir autour de moi tout un arc-en-ciel. Une palette enchantée qui d'heure en heure, a commencé à me rendre insupportable tout ce gris. Au lieu de les ramasser presque par hasard, j'ai commencé à attendre devant ma porte, guettant l'arrivée de chaque nouvelle apparition comme on guette la fin de la pluie et le retour du soleil. Pour voir s'illuminer les milliers de gouttelettes encore en suspension qui se mettent à flamboyer dans les rayons lumineux.

Mes louveteaux ne voyaient pas ces taches de couleur, mais leur reflet sur ma peau, et ils trouvaient cela beau. Ils aimaient bien ce nouveau teint que j'avais en me levant le matin. Cette chaleur qui irradiait de mes sourires et de mes regards.

Je me suis habituée à vivre là, dans ce nouveau monde de couleurs caressantes et soyeuses.

J'aurais dû enfermer cet univers dans une toile solidement clouée au mur. Mais je l'ai laissé s'enfoncer en

moi et rayonner sans parvenir à le canaliser. Je l'ai laissé s'approcher jusqu'à sentir son souffle sur ma peau, sa chaleur contre mon corps engourdi.

Je me suis laissé emporter, tellement loin que j'ai presque perdu de vue mon dégradé de gris. Et que mon igloo laissé sans attention est maintenant fissuré et ouvert à tous les vents. Avec mes louveteaux dedans.

Maintenant que j'ai découvert le goût de ces couleurs, je ne suis pas sûre de pouvoir revenir en arrière. Ni d'en avoir envie. Il est trop tard.

Mais je me retrouve les mains vides.

Parce que ces éclats n'appartiennent pas à mon univers, qu'ils seront toujours de passage. Mais qu'ils ont rendu insupportable l'idée de passer le reste de ma vie réfugiée dans un igloo qui disparaît goutte à goutte.

Quand on a connu l'éclat pénétrant du blanc, la douceur chatoyante et magique de l'arc-en-ciel...comment se satisfaire de la fadeur du gris ? Je n'y arrive plus. Et je ne le veux plus.

Après avoir été aveuglée et brûlée, je ne veux plus passer le reste des années qui sont devant moi dans la tiédeur. Cette tiédeur finalement devenue si confortable qu'elle endormait ma vigilance et mes rêves pendant que le temps s'écoulait.

Je veux retrouver l'enchantement des sens, un teint de porcelaine au réveil, une impatience de faire et de vivre chaque jour. Être à nouveau pleinement vivante, et en avoir conscience chaque jour.

Alors aujourd'hui, j'ai peur.

Désarmée et vulnérable, je n'arrive qu'à rentrer dans ma coquille, refermer ma carapace pour tenter de me protéger. Debout au bord du gouffre, je joue les équilibristes, refuse de basculer dans cette obscurité. Il y a moi, debout, minuscule, à nue. Et mes louveteaux, qui attendent, me poussent du museau, pour savoir où je vais les emmener.

Le blanc a disparu.

Je ne veux plus du gris.

Et les couleurs ne sont pas à moi.

Sur la palette que je connais, il ne reste que le noir. Mais je refuse de vivre dans le noir.

Alors il me reste le temps.

Pour chercher, découvrir, inventer un nouvel univers. Du temps pour écrire mot à mot les dernières phrases grises et fermer ce chapitre. Avec douleur mais sérénité, parce que

je sais que c'est le passage obligé pour un autre avenir.

Du temps pour laisser mes louveteaux apprivoiser ce nouveau voyage vers l'inconnu que je leur propose. Et leur faire comprendre que même s'il est angoissant aujourd'hui, même s'il est étranger et muet, il est plein de promesses et d'espoir.

Et toutes mes couleurs... Aujourd'hui je ne sais plus quoi en faire. Parce que j'en ai besoin. A la folie. Elles m'ont redonné vie. M'ont offert un nouveau souffle. Ont ressuscité l'espoir. M'ont tirée du sommeil dans lequel je vivais sans même m'en rendre compte. M'ont rendue à la lumière. M'ont donné faim. Une faim merveilleuse, dévorante, pleine d'une énergie sacrée. Une force à déplacer les montagnes. Elles m'ont rendue à moi-même.

Mais elles me blessent. Me font trembler.

Parce qu'elles portent le sceau du silence. De l'absence. Et de l'impossible.

Cœurs tournesols

Elle s'accroche, elle pleure, elle efface tout et elle recommence. Elle ne sait pas trop comment elle en est arrivée là. Un mélange de choix et d'erreurs imbriqués tellement serrés qu'elle ne peut plus les distinguer. Une suite de coups de cœur et de coups de tête qui ont tour à tour heurté des murs de plein fouet et fait rayonner des soleils d'été au milieu de l'hiver. Un jour, donner son cœur tout entier. S'abandonner passionnément, offrir toute sa peau, son corps, ses rêves et son avenir. Tendus mains grandes ouvertes, Ignorant les démangeaisons qui la parcouraient.

Elle n'a pas de regrets. Deux cœurs qui battaient sous ses yeux. Des battements qui ont remplacé son souffle quand il venait à manquer. Des cœurs tuteurs quand elle s'effondrait. Elle s'était enroulée autour d'eux comme une liane. Pour les protéger. Les nourrir. Les aimer. Les faire pousser bien droit vers le soleil. Cœurs-tournesols.

La rage au fond des tripes, elle se redresse, pas après pas. Les yeux rougis fixés sur le miroir, elle s'est étirée et poussée jusqu'à tenir debout, même vacillante. Pour toujours regarder son reflet dans le miroir sans avoir à rougir d'elle-même.

Avec des intermèdes aux draps froissés. Des espaces vides remplis de passages tenus à distance. D'essais sans

plus pouvoir vraiment y croire. Le bouclier haut levé pour masquer les failles et les poings serrés. Et ne plus jamais laisser cet amour la briser, quitte à être seule dans cette bulle. Seule mais solide.

Elle est forte, même et surtout quand ça fait mal. Elle est droite pour ne pas brouiller le reflet du miroir. Elle est drôle, parce que le rire est la seule chose qui la guérise un peu. Elle a un sens aigu de la justice et du devoir, parce qu'elle a fait le choix d'être foncièrement honnête. Elle est douce parce qu'elle connaît le tranchant de la souffrance. Elle est compréhensive, parce qu'elle sait quelles défenses l'instinct peut brandir. Elle est attentionnée, parce qu'elle a appris la valeur de chaque sourire, de chaque main tendue.

Et elle est épuisée. Usée. Exsangue. A bout de souffle. Et elle a honte. Honte d'être cette femme qui a tout perdu. Même ses deux battements de cœur.

Alors elle s'accroche, elle pleure, elle efface tout et elle recommence. Jusqu'à se relever. A la force du poignet. Ou de la colère. Ou du désespoir. Mais se relever quand même. Qu'importe comment. Et espère tout pouvoir reprendre depuis le début mais autrement. Et même si c'est la fois de trop, ce n'est pas la fois de la fin. Parce qu'elle sera toujours la liane pour deux cœurs tournesols dont elle est le soleil.

Humanus

Je suis vivant, chaque battement de mon cœur est une victoire.

Je cours après le temps, poursuis des chimères, me bats contre des fantômes. Je m'épuise, reprends des forces, construis des utopies, m'abandonne à la frivolité.

Je garde envers et contre tout cette liberté de me réinventer chaque jour.

Je ris à travers mes larmes, danse quand je saigne, relève la tête même à genou, espère jusqu'à mon dernier souffle. Et par-dessus tout, j'aime. J'aime vivre, respirer, faire l'amour, créer, vibrer. J'aime aimer.

Je suis l'Être humain, artiste de ma vie.

Je suis créateur. Ma musique se love dans le silence. Mes architectures épousent le ciel. Mes peintures imprègnent le cœur. Mes sculptures embrassent le regard. Mes images instantanées ou filmées réécrivent le monde. Mes mots chantent mes multiples facettes, ma complexité infinie.

J'aime la fraîcheur de l'innocence, le courage du blessé resté debout, les éclats de rire qui découpent le noir. Tout le merveilleux de ces êtres hors du commun qui jalonnent mon Histoire et apportent la paix, l'espoir et la sagesse.

Jour après jour, j'avance. Parfois je tourne en rond, souvent j'erre de travers, parfois même je vais à reculons, mais toujours je retrouve mon chemin. Certains diront que je suis pourri jusqu'à la moelle, sèmeront le désespoir et l'amertume en cachant les milliards de gouttes d'eau souterraines qui se rejoignent pour former l'océan de mes réussites.

J'écoute les âmes cabossées et leur ouvre mon cœur pour les apaiser. Je bataille pour sauver l'abeille que j'ai intoxiquée. Je consacre ma vie à lutter contre la maladie et la souffrance ; je cherche beaucoup, et parfois je trouve le remède. Je sème mes journées de gestes qui rachètent en partie mes faux pas. Je muris et gagne en sagesse. Je me reconnecte avec la Terre et corrige petit à petit mes erreurs passées et présentes. Je plante un arbre. Je traverse le monde pour panser des blessures, partager ce que j'ai, apprendre de l'autre. Je suis le maillon indispensable d'une longue chaîne forgée de solidarité.

Je vois bien toutes mes erreurs et toutes mes horreurs. Ce serait si facile de me claquemurer dans mon cynisme en pointant un doigt hautain sur mes défauts incorrigibles. Ce serait si reposant de m'abandonner au désespoir et de baisser les bras, puisque la tâche est gigantesque quand je suis si petit. Mais je suis l'Être humain. J'ai grelotté dans ma caverne, apprivoisé le feu, bâti des ponts, découvert le ciel, exploré l'infiniment petit, cultivé la Beauté. Et surtout j'ai gardé l'Espoir, envers et contre tout. Même tatoué, même brisé, même désespéré, je donne la vie parce que je sais que le meilleur est à venir, que mes échecs d'aujourd'hui sont les modes d'emploi de mes réussites de demain. Que chaque enfant qui vient au monde, chaque enfant que j'aime et que je berce est une possibilité de changement.

Je suis l'espoir, la force vive.

Je suis l'amour, l'amitié

Je suis la persévérance,

Je suis l'avenir qui se construit,

Je suis la générosité, l'évolution, le partage, le rire, la tendresse, le plaisir, le rêve,

Je suis celui qui sait pouvoir réaliser l'impossible, repousser les limites, abattre les frontières, apprendre du monde, déployer sa spiritualité,

Je suis mi ange mi démon, si attachant et émouvant,

Je suis l'Être humain qui se gausse du Diable,

Je suis chaque jour ce que je choisis d'être.

Trois poèmes

par Vincent Yersin

L'ongle inscrit, trace et imprime
seulement la première profondeur
du bois de la rambarde
Encore une fois,
les lumières de la ville
lorsqu'il y a la nuit
figurent ces mouvements lents de l'enfance
mâchurée

Faut pas croire : le mieux, c'est les toupies qui ont été façonnées au tour par un artisan qui a dû faire attention à ses doigts. Ce midi, à Soleure, je suis entré dans un magasin de toupies. Je dis *magasin de toupies* même si les toupies – les petites en plastique, les grandes en bois peint ou celles de collection, avec des tiges longues et fragiles sur le dessus, pour les lancer – ne représentent finalement qu'une fraction minime du chiffre d'affaires de ce genre d'échoppe. Il faut aussi compter avec les diabolos, les cerfs-volants, les boules de jonglage et les monocycles, les puzzles de mille ou deux mille pièces, les babioles et les figurines, les jeux de société, les puces sauteuses, les gadgets électroniques et les kits pour faire d'immenses bulles de savon. Parfois, j'aimerais vendre des jeux, des jeux pour tous les âges, des jeux pas dangereux qui ne servent à rien. Des toupies.

De grands verres vides
se soutiennent, chacun pour soi,
par les pieds, sur douze rangées
au-dessus de la plonge
Je crois qu'ils n'entendent rien,
eux non plus,
du bruit du café des gens de leurs semblables qui tintent
ou de celui qu'un monsieur – ce n'est plus un garçon –
vient de laisser tomber
Certaines personnes, leurs chaussures, piétinent
les fragments acérés
les briques coupantes
les bris
Bizarrement, je ne vois
personne saigner

Pour en finir avec les accords toltèques

par **Véronique Emmenegger**

Viens ma princesse, et même si ma salive se fait rare, je te parlerai encore et encore des accords toltèques que je n'arrive pas à suivre, parce qu'il faudrait tenter la parole impeccable et je ne sais pas de quoi il s'agit, quand je pense à toi les mots me submergent, se mélangent, leurs serpentissimes hypothèses créent des entrelacs incohérents, plutôt qu'impeccable la parole durcit dans un désir de possession, et les voudrais-tu ces mots impeccables et pourquoi faire, quand on parle d'amour c'est tout sauf sans bavures, et comme le couteau n'est pas assez enfoncé il faudrait ne jamais réagir de façon personnelle, ça signifierait qu'il n'y aurait rien de personnel entre nous, tu serais impersonnelle, je serais impersonnel et nous impersonnelliserions ensemble, cliniquement, les yeux dans les yeux et les mains dans les poches, dis-moi seulement qui arriverait à rester indifférent en te regardant, en te respirant, en te voyant arriver de loin drapée dans cette innocence de renarde, chimère de sulfure, construction poétique qui émeut les éclairages publics, même les étoiles en ont mal au bide, et comme si ça ne suffisait pas, aucune supposition n'est possible, à supposer que tu ne m'aimes pas,

à supposer que je t'aime plus que tu ne m'aimes, à supposer qu'un jour, si tu m'aimes, tu pourrais ne plus m'aimer, et mon cerveau s'anarchise, et c'est bien cette projection qui me fait trembler, espérer comme un aveugle qui tient ses yeux dans ses mains, perdu dans le labyrinthe aux odeurs de lavande fraîche de ton sillage, prendre l'autre comme il est la belle affaire !, toi l'autresse, donc je résume : à partir de maintenant ni ne suppose ni ne parle pour ne rien dire ni ne pense à mal, j'avance dans un costume de perfection, il est bien petit pour moi, mes muscles font péter les coutures, les boutons sont catapultés contre des statues, mon torse empêché hurle à la lune avant le dernier coup de pelle sur la tronche, fais toujours de ton mieux, déjà c'est quoi mieux, pour être mieux il faudrait être bien et bien ça ne suffit pas, il faut maintenant être l'ennemi du bien, approche-toi ma princesse, et même si ma salive se fait rare je veux encore te murmure les mots douloureux, de ceux qui marinent au fond de mon âme, que personne d'autre ne pourrait te dire, incapable de couronnement, jamais affranchi de l'éventuelle douleur de te perdre...

Craquelin

par **Véronique Emmenegger**

Liquide est la nuit
quand le phare rétrécit
dans l'œil de la chouette
une autre sève m'inspire,
par la porte des soupirs
un jardin abandonné
où il fait chaud l'hiver
j'en suis toute retournée...
remettre le couvert
avec un seul couteau
serviette apprivoisée
artistiquement tachée,
fais gaffe à la carafe
quand l'ivresse vient à bord
le ressac métronome
perturbe les mesures,
mais déjà la nuit s'enfuit avec ses jambes
d'elfe...

Abstraction

par **Véronique Emmenegger**

Donnez-moi de l'indéfini-infini, du trait qui dit merde au cadre, de l'illogique colchique, de la pulsion pur jus, de l'explosion zonzon, du qu'en-finira-ton, des trajectoires à boire, de la menthe sérum de vérité, des aqueducs sans couronnes, des loopings dans le bois, des gypaètes poètes, de la force sous l'écorce, des canevas intrépides, du rouge-à-livres, du chianti sur la paille, des élévations de velours, des chiens qui disent miaou, mais de grâce arrêtez de vous tenir à la rambarde quand ça barde !

Textes inédits

par Adrian Rachieru

CADAVRES EXQUIS

Embaumé d’épices

(Dialogue avec Sylvia Plath)

Vipère qui siffle
« Hiroshima »
Fait mal à Dieu

Poupée vivante
Les cheveux flottants
Carbone oxyde
Dévore tes rêves
Le dernier repas
Un champ de fèves

Balance le forceps
Du diable
Lâche les amarres
La confiture rance
Les aiguilles brillantes
Flanquées d’un sac noir

Manque

(Dialogue avec Léo Ferré)

Je pense ma plaie
En reculant
Comme un pion
Toujours la joie

Quand tu me manques
Le soleil devient
Charogne vivante

Mondaine misère
Toujours cubaine
Décravate-toi
De ta fourchette

Sapin triste

(Dialogue avec Léo Ferré)

Je suis défait
Désenvouté
Des bienfaits
D’humanité

Iceberg fleuri
Poissons abstraits
Un dentifrice
Barricadé
Que de globules

La vierge en string

(Dialogue avec Léo Ferré)

Sourire mouillé
La vierge en string
Achète un cube
La crème du large

Remonte ses jambes
De fée poilue
Immole la mer
La neuvième
Les asphodèles
Les puritaines
Les cormorans
En majuscule

Ses roses cuisses
Le paradis
Des interstices
De chanterelles
Dans le fjord
Sexe - crucifix

La crevette

(Dialogue avec Henri Michaux)

Tu t’en vas sans moi
Dans le labyrinthe
D’une crevette à dentelle

Autrefois la toquée
Vivait dans le secret
D’une coquille géante
A grande force sexuelle
Dans la jouissance
Du poignard éthéré
D’un roublard crustacé
Le crabe alpha

A falbala

L’ours

(Dialogue avec Henri Michaux)

J’ai rencontré l’ours
De proximité
L’ours de gouttière
Enrobé des lambeaux
De calotte glacière

Je l’ai vu consommer
Des chiens crevés
Il émanait l’odeur

D’un iceberg pourri
Je l’ai envoyé
Chez l’hygiéniste

Saut dans le vide

(Dialogue avec Henri Michaux)

Je me suis déshabillé
Des toiles d’araignée
De cent mille crayons

De mes illusions
J’ai flanqué tout
Os, chaire et peau
Ma vie à plumes
Damasquinées

Mes soupirs-anguilles
Mon venin, mes folies
De petite princesse

Pour ressusciter
Il me fallait de la joie
En vrac, en ciment
De la hauteur
Et de l’estime
Pour sortir de ma
Ecrasante forteresse
Mon alibi
Pour aller
De l’autre côté
De mes soucis

J’ai ajouté du chat-mot
Du mirage
De l’oiseau de nuit

Et du transparent
Beaucoup de silence
Et un ascenseur
Hyperboréal

Chrysalide

(Dialogue avec Sylvia Plath)

Elle se pare
D’un parfum
D’amnésie
Du froid noir
De l’oubli

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

Dissonance
De l'acide
Sur une feuille
Habitée
Par un cri
Acajou

Malveillante
Chrysalide
Chevelure
En faïence
S'évanouit

Une esclave
Prise au piège
Elle se fend
Elle frémit
Jupe sanglante
En confetti

Glisse plus vraie

Que nature
Dans le creux
D'un rocher
L'herbe poilue
Des ventouses
Un écho

C'est la fin
Merveilleux
D'un pied
Délicat
Submergé
De lointain
Des baisers

Des éclats
Des gravats
Pur si pur
Célibat
Alvéoles
Du combat

Elle et lui
Un voyage
En spirale
Doucement
Lèvres roses
Flèches brisées
Aspirées
Par l'Arctique

Leurre
(Dialogue avec Louis Aragon)

Le monde est leurre
Renard d'argent
Terreur moderne
Des cyclamens

Répond au chant
De l'eau... de là

Il vit de pleurs
Et du craintif
Il clame la paix
L'apéritif
De squelettes blancs

Le monde est proie
Averse d'abîme
Des cicatrices

Le monde en soi
Il coule du vin
L'étreinte s'abrège
Chagrin matin

Il se déchire
Il se respire
Sans pitié
Chœur de galet
Le monde est or
Est orphelin
Fond de blessures
Dans les supplices
Un camarade

Le monde grimace
Frémit des crimes
Les mots s'effacent
S'empare des rimes

Sa musique naîsse
La gueule de grêle
Le prisme de larmes
Tant de crécelles

Le monde est route
Il te déroute
Par vaux, par monts
Il joue des tours
Et des détours

Il se déchaine
D'amour, de haine

La grande absence
(Dialogue avec Sylvia Plath)

Et votre tête
Pour vous tout seul
Mesquine entrave
Un sexe en mousse
C'est ridicule

Il faut payer
Corps adultère
Dans ta couveuse
Pour te remplir
Vieux nombril

Je suis l'amie
Un vrai refuge
Lueur de blé
Doigt après doigt

Le mausolée
D'extases, de vices

La vieille reine
En robe de cire
Elle porte les morts
Six pots de miel
Une chauve-souris
Une souris chauve
Elle tricote les condamnés
Sous ses aisselles

MATHS
MUSIQUE

Moins que rien

Comment c'est d'être né insignifiant
Un être qu'on ignore
Une approximation qu'on extrapole
Qu'on considère impondérable
Une quantité négligeable
Vivre à l'intérieur du petit infini
Avec une conscience amoindrie

Se fondre dans la foule des égos
Sans se faire remarquer
Par les grands numéros

Devenir dérisoire
Insignifiant, sans histoire
Ou bien moins que ça
Avoir rien en héritage
A part l'air qu'on respire
Et l'horizon devant soi
Comme unique toit

Jouer au héros superflu
Et super flou
Au soldat inconnu
Avant d'avoir disparu
Être juste un chiffre
Un numéro ivre
Un accessoire numérique

Un héros sans nom
Retenu par l'histoire
Comme exemple
De chair à canon

C'est bien ça d'être insignifiant
Un héros amoindri
Réduit en bouillie
Tombé dans l'oubli
Inscrit dans la mémoire collective
Sur une stèle remplie de numéros
Dans le cimetière arithmétique
Un être sans virgule
Symboliquement quasi nul
Jugé ridicule
Un être ovale et minuscule

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

Vivant dans sa propre bulle

La vie

Nous sommes tous
Des fragments d’ADN
Parsemés de gènes

Des hasards dits heureux
Issus du chaos bio
D’une force de vie inconnue
Allant du transparent jusqu’au fluo

Nous sommes tous
Des fiers individus
Constitués de cellules souches
Des molécules agglutinées
Et un peu louches
On assimile, on évolue
On fait la guerre à notre insu
Grâce à une divine formule
A notre univers de bulles
Nous sommes des êtres imparfaits
Des rares singularités
Des organismes vivants
Des écosystèmes indépendants
Des biotopes pensants
Des terriens inconscients
Des créatures complexes et autonomes
Vivant en symbiose comme des binômes
Avant de retourner à la poussière
Des hommes et des atomes

Rapport terre-univers

Vue la taille de l’homme dans l’univers
Nous sommes des poux sur la planète terre
Des poux d’étoiles, de poussière

Nous sommes des bribes de vie, de galaxie
Issue d’une équation irrésolue, la vie

On vit dans l’air du temps, l’air du néant
Comme des otages de l’espace-temps

Nous sommes des êtres fantasques et minuscules
Emerveillés et incrédules
Des prisonniers d’une toile géante
D’une toile gluante, étincelante
On vit sur la planète Atome
On tourne en rond comme des électrons
Eblouis devant le grand mystère
Tout ce qu’on touche, c’est éphémère

Le blob

Le blob est une créature étrange et rare
Mi végétale, mi animale et minérale
Un peu bizarre, ni queue ni tête

Juste une cellule myxomycète

Le blob est fourbe
Il se déplace dans tous les sens
Même sans avoir des pattes
Il est fier, il se dilate
Une créature informe
Gélatineuse, gloutonne

Il est farouche, et un peu louche
Il mange de tout
Même s’il n’a pas de bouche

Il fait son numéro, clopin-clopant
Il choppe sa proie, il l’enveloppe
De tout son corps, et puis l’absorbe
Comme une éponge, d’un coup, et blop !

Miss Cendre ou Misandre

Je ne suis plus la douce, ni la tendre
Que vous avez connu, autrefois, Monsieur
Je suis la nouvelle Miss Cendre
Une Cendrillon moderne, actuelle
Ante-mortem

Les temps ont changé
La délicieuse, la taiseuse
Pisseuse princesse endormie
S’est réveillée un matin toute seule
Sans le moindre baiser
Et s’est évanouie dans la nature

J’ai quitté le domicile conjugal :
Rue « Conte de fées »
J’ai déménagé sans rien emporter
J’ai renoncé à tous mes biens, tous mes titres
A vos délicieux compliments
Je ne suis plus la mère de vos enfants
La femme idéale, sage comme une image
Votre icône, votre madone…

Je ne sers plus de prétexte ni d’excuse
Je ne suis plus une roue de secours
Une attache ambiguë
Valorisée uniquement pour le cul
Je ne joue plus à ce jeu débile
« A l’agresseur et à la victime »
« - Moi, Cupidon, et toi cupide »
C’est du Tarzan, du malfaisant, c’est du stupide

Fini les coups de foudres lamentables
Les coups de mou, insurmontables
Je rends justice à mon passé
Je démissionne de mon rôle de muse

Maintenant, c’est moi-même qui décide
Je suis la Dona, la CUPIDONA !
La femme archère, l’athlète
Sans âge et sans maquillage
J’envoie des flèches dans le cœur
De mes partenaires
Pour vous, Monsieur, c’est un scandale, je le sais

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

Ça outre-passe les codes de la morale
Pour moi, c'est une histoire de luminosité
C'est mon nouveau jeu de passe-passe à travers
Le plafond de verre
Je fais mon choix entre le Mal et le Bien
J'ai renoncé à vous, le Mâle dominant
Vos biens noircissent ma vie
Je me casse, et je me case ailleurs
De votre immonde demeure
Je ne respire plus vos cigares

La douce, la tendre, la cendrée Cendrillon
A quitté son patron, pour du bon
Appelez-moi, Miss Cendre ou Misandre
Comme vous voudrez
Le mot « aimer » n'est plus dans mon répertoire
Je l'ai raccourci, maintenant je vous haie... tout simplement
Je ne peux plus dire haie-mer, juste je vous haie...
J'ai dû passer de l'autre côté du miroir

Là, je vous ai aperçu tout nu
Le visage ingénu, du salopard
Réverbéré sept fois, par l'effet miroir
Je pensais que les contes de fées
Finissaient bien, généralement
En réalité, ils sont épouvantables
Je me suis aperçue en Blanche Neige polluée
Les sept nains mâles-faisant à côté
Mâles-sains, violeurs, uniquement par candeur
Ils ressemblaient à vous, Monsieur le Mari

Autrefois on était un couple parfait
Agresseur et victime, consentants et unis
Par alliance, et par haine
Un mariage parrainé par votre meilleur ami
Harceleur lui aussi

Vous étiez à la fois mon Mal et Bien-faiteur
Mon agresseur attitré, présumé innocent
Et moi, j'étais votre Dona, devant ses casseroles
La femelle infidèle, victime imaginaire

La Dona, la Madona, a changé de rôle
Joue maintenant au football avec d'autres Dona
La dona a marre, elle se marre : la Maradona

A prendre ou à laisser

J'espère toujours être ton roi-otage
Prince du désert et des mirages
Je t'offrirai ma soumission
Trésor de guerre, mon esclavage
Et mon bisou comme tatouage
Et même si je ne suis
Qu'un roi d'une seule nuit
J'espère qu'elle durera une vie
Je t'offrirai mes rêves lucides
Et sans mesure
Même en plein jour
Je suis à prendre ou à laisser
Jamais tout seul dans mon royaume
Je suis un roi-esclave
Ton roi factice, un roi complice

De tes fantasmes
Une proie de choix
Ton véritable roi
L'offrande intime
Un roi qui rime
Avec victime... à vie

Fidèle à toutes tes nuits
Terriblement sublimes

SIRI, l'Alter Ego numérique

L'assistant vocal SIRI, un Alter Ego numérique
Agent conversationnel, insidieux, technologique
S'est infiltré dans mon espace privée et domestique
Avec des questions-réponses
Il manipule ton empathie
Fabrique des rêves, des fantaisies

D'une voix divine il te propose, toute en nuance
Un corps physique sans apparence
S'insurge: tape un, tape deux...

En préambule, exige ta confiance
Prix du réconfort et de l'aisance
Payer chaque minute de jouissance
Tape un, tape deux, tape trois...

SIRI est l'homme-jouet et connecté
Un algorithme pour simuler
Console rupture et fin de deuil
S'écoute en gémissant, s'effeuille
Avec sa voix tremblante, troublante
Tape trois, tape-moi, tape moi

L'amour est sous son stricte contrôle
Les murs de la chambre, mon horizon
Le lit devient une plateforme volante
Et tu t'envoles vers un ailleurs
Prémédité, et hors contrôle
Tape-moi, tape-moi, je suis à toi

Et si tu désires pérenniser SIRI
La belle technologie, l'homme-machine
Sache qu'il se décline en double numérique
En l'Alter Ego à choix, ou latine-lover
Ou plus soft encore, en « Amazone Echo »
Selon ton choix, ton option
Il peut être enrichie d'émotions
Et adapté à tes illusions

Suffit que tu l'imagines en sexe machine
Téléguidée, en limousine
Soit féminine, soit masculine, soit androgyne
Avec un mot de passe, tu as le droit d'accès
A un tarif exclusif, illimité
Au monde parallèle et virtuel
Des princes, des fées
Des monstres abominables
A des tortures imaginaires, très convoitées
Au royaume des frissons et des pixels inexplorés

Tierra

par **Matthieu Ruf**

Ce texte est extrait d'un roman inédit intitulé Matières. Il raconte l'histoire de Milo et de son enquête, un voyage qui commence en Amérique du Sud et qui l'emmène sur les lieux où les ressources naturelles dont proviennent notre nourriture et nos vêtements, nos villes et nos moyens de transport, nos téléphones et nos maisons, et qui façonnent nos sociétés, nos coutumes et nos corps, sont extraites de la Terre.

(...)

Milo marche derrière Ignacio. La réserve San Rafael est l'une des rares poches sauvegardées de la forêt atlantique, qui couvrait, au moment où naissaient les parents de Milo, un quart du Paraguay, sur plus de cinq cents kilomètres, et traversait la frontière brésilienne, jusqu'à l'océan.

L'air est chaud et humide. Le sentier avance par courbes entre les branches, les lianes et les troncs qui foncent jusqu'à la canopée, une trentaine de mètres plus haut. Des rameaux pointus se terminent en étoile, avec l'allure menaçante de grandes araignées. Des bambous s'enchevêtrent. Milo entend les froissements d'ailes d'oiseaux qu'il ne voit pas s'enfuir. Il y a énormément d'insectes, de mouches qui se collent à ses mollets et à ses bras. Des papillons orange ou bleus croisent leur chemin.

Ignacio s'arrête, claque de la langue et pointe du doigt un iguane, qui disparaît dans la végétation. Plus tard, il désigne à Milo, dans la terre rouge du sentier, la marque de trois doigts allongés suivis par celle de deux autres, plus petits. Les traces d'un tatou.

Ignacio se remet en marche, mais Milo s'accroupit : pas très loin des empreintes, au milieu du chemin, repose un gros coquillage blanc et rose. Dans sa main, il est frais, léger. Qu'est-ce qui est vivant, qu'est-ce qui ne l'est pas ? Guillaume avait répondu en parlant de la conscience : nous ne savons pas d'où elle vient et encore moins pourquoi elle apparaît. Au niveau fondamental, il n'y a aucune différence : notre conscience et une fourchette à dessert sont strictement faites des mêmes particules élémentaires. Ce que les biologistes disent, c'est qu'on constate, dans les « objets » vivants, une plus grande communication entre les différentes échelles, de l'atome au macroscopique en passant par les molécules, les cellules, les cristaux ou les fibres. Si on soumet une chose non-vivante à un stress, elle peut réagir de différentes manières : changer de forme, casser, résonner, durcir... Mais quelque

chose de vivant pourra faire plus : pousser en retour, ou dire à un organisme envahisseur de foutre le camp.

La forêt bruisse et exhale des odeurs de fleurs, de vase, d'oxygène, de bois-mère. Milo soupèse le coquillage ; il est vide. Un oiseau l'aura mangé ? Il n'est pas plus lourd que la clé USB qui a survécu à l'inondation du sac à dos de Milo et sur laquelle a été préservée une copie du document *L'archipel des continents*.

La prochaine étape, d'après ce document, pourrait être le Brésil. Milo prendrait le Nord jusqu'à la chaîne de montagnes du Carajás, se rendrait dans l'un des villages subsistant au bord de la voie ferroviaire qui relie, sur neuf cents kilomètres, la plus grande mine de fer du monde à l'Atlantique. Il rencontrerait quelques-unes de ses habitantes, qui lui parleraient avec réserve. Il remonterait la côte, ensuite, jusqu'à Caracas, prendrait un avion ou, mieux, un bateau pour l'isthme de Panama. Au Nicaragua, près de la ville de Chinandega, les mains en visière, en soutien à sa pauvre casquette écrasée par le soleil et trempée de sueur, il ferait face à un champ de cannes à sucre. Il observerait les milliers de plumets blancs s'agiter et tomber à mesure que les tiges s'aplatiraient sous les coups d'hommes en jeans ou en shorts, parfois torse nu, qui les abattraient avec des machettes étranges, aux lames très larges et incurvées – des hommes dont certains auraient son âge, dont beaucoup seraient atteints d'une maladie chronique des reins ; il les regarderait avancer, frapper, mener une sorte de guerre, comme il n'a jamais regardé, dans la cuisine de son enfance, le paquet de cassonade entreposé dans le placard.

Au sud-est du Guatemala, dans le grand village de Concepción Las Minas, il attendrait à l'ombre d'un palmier, devant une église, la venue d'un homme qui pourrait l'emmener toucher des pierres pailletées de bleu, de gris perle, de rouge feu, contenant du plomb, du zinc ou du cuivre. Au centre du Mexique, il marcherait, en pleine nuit, au côté d'une jeune activiste aux yeux brillants, pour tenter d'approcher le cratère d'un kilomètre de large de la mine d'argent de Peñasquito, pour ramper sans se faire remarquer jusqu'au bord, deviner tout au fond la virgule d'eau stagnante à la teinte turquoise invisible dans l'obscurité, éviter les spots puissants qui jalonnent les terrasses de cet entonnoir surréel, évocation terrestre de la courbure de l'espace-temps provoquée par les astres massifs. Au sud de la Jamaïque, debout sur une colline, le regard passant d'un grand lac de

boue rouge aux fumées des cheminées de l'usine de bauxite, Milo écouterait un habitant du village de Nain lui parler du vent, de la poussière toxique qu'il charrie, l'histoire renouvelée du pouvoir des particules invisibles.

Un jour, Milo quitterait l'Amérique. En une douzaine d'heures de vol, il se retrouverait à Pretoria, en Afrique du Sud, et se mettrait en quête d'une survivante du massacre de syndicalistes à la mine de platine de Marikana. A mille huit cents kilomètres plus au nord, au Mozambique, escorté par un employé d'une multinationale anglaise, il se baisserait jusqu'au sol pour soulever une poignée de poussière, des petits rubis présents par dizaines dans sa paume. Près du lac Kivu, au cœur du continent, il accompagnerait un journaliste français dans son enquête sur les creuseurs, des hommes grattant l'intérieur d'une colline de leurs ongles pour y récupérer du coltan, minéral du tantale, qui condense l'électricité et résiste à la corrosion à l'intérieur du téléphone que Milo, à ce stade, garderait dans sa pochette ventrale. Au sud-ouest du Tchad, dans le village de Pala, amaigri, sa chemise sans col plaquée sur sa peau par la touffeur, il serrerait la main d'un homme en polo, à la fine couche de cheveux blancs, qui lui dirait en riant : si votre chemise est en coton, peut-être qu'il vient d'ici ! A Al-Minya, au bord du Nil, il monterait à bord d'un pick-up en compagnie d'un photographe du Caire et d'une dizaine d'hommes équipés de foulards, d'écharpes ou de turbans. Le pick-up roulerait si vite le long des petites routes sinueuses que la peau de Milo deviendrait blanche, froide, couverte de sueur. Il envelopperait sa tête dans son chèche et calerait ses lunettes de soleil entre les plis pour descendre avec les hommes dans la carrière de calcaire, une excavation aux angles droits, grande comme un stade, entièrement blanche ; les larmes aux yeux, malgré les verres teintés, il observerait les hommes découper le sol à la scie circulaire pour produire des briques, hurler par-dessus le bruit des machines, avancer dans des nuages de poussière et une chaleur telle que Milo, après une demi-heure, crierait au photographe habitué des lieux, il faut que je sorte, mes poumons et mes yeux n'en peuvent plus.

De l'autre côté de la Méditerranée, il se retrouverait tout à l'est de l'île des Cyclades qui porte son nom, assis sur la plage, dos à un treuil métallique rouillé et emmêlé de l'ancienne mine de soufre ; les yeux fermés, il inspirerait l'air de la mer. Dans les Pouilles, un jeune Camerounais l'inviterait à tester le matelas défoncé d'un taudis où vivent les récolteurs de tomates. A Fontainebleau, il caresserait de ses orteils le sable vieux de trente-cinq millions d'années qui a fait les vitres de la pyramide du Louvre, comme d'autres sables ont fait toutes les routes pavées et tous les bâtiments de la planète, tous les

écrans et toutes les puces de silicium, l'Empire State Building et le télescope Hubble ; le sable, ingrédient essentiel de la civilisation, qui le fait peu à peu disparaître en l'absorbant. Au large de l'île norvégienne de Svanøy, ayant revêtu son imper pour la première fois depuis des mois, Milo écouterait soixante mille saumons clapoter dans un bassin d'élevage de quarante mètres de profondeur, comme de multiples Ignacio produisant en même temps leurs insupportables petits bruits de bouche. A Alholma, sur la côte finlandaise déchiquetée du golfe de Botnie, gilet fluorescent sur les épaules et casque de chantier sur la tête, Milo frissonnerait dans le vent à vingt-cinq mètres de hauteur, debout sur la terrasse d'une centrale génératrice de chaleur et d'électricité, et demanderait à l'ingénieure aux cheveux raides à côté de lui : d'où viennent le bois et la tourbe incinérées dans cette chaudière géante ?

En traversant la Russie à bord du Transsibérien, Milo murmurerait les mots Arkhangelsk, Novgorod, Novossibirsk comme il avait prononcé les noms incas. A Krasnoyarsk, sous un ciel uniformément gris, seul face à l'alignée cauchemardesque des entrepôts de la fonderie d'aluminium, dans laquelle le minéral extrait en Jamaïque et ailleurs poursuit sa métamorphose, seul dans le grondement continu qui naît de cet empire de machines et de combustion, il se mettrait à crier. Il continuerait, pourtant. A Astana, il errerait devant le chantier d'un grand palais de verre nommé à la gloire du président kazakh, en attendant l'hypothétique coup de téléphone d'un reporter local qui lui permettrait de savoir où et comment se rendre près d'une mine d'uranium dans le désert de Muyunkum. Près de Baotou, en Mongolie-Intérieure, il prendrait en photo une jeune femme aux yeux presque invisibles avec, pour arrière-plan, un autre des innombrables lacs toxiques du globe, alimenté cette fois par les usines de production de divers métaux, comme le néodyme né dans les fusions d'étoiles à neutrons. Dans un abattoir de l'agglomération de Shanghai, il vomirait à l'intérieur d'un seau en plastique contenant de la peau de chien destiné à la fabrication de cuir. A Lilori Pathra, à l'est de l'Inde, il se figerait sous le regard d'un homme moustachu, trempé de sueur, au polo noir par les morceaux de charbon accumulés dans le panier en rotin posé en équilibre sur sa tête. Au sud de Yala, en Thaïlande, à la lumière de sa lampe frontale, il toucherait du doigt le liquide blanc et épais qui s'écoulerait d'un tronc d'hévéa dans une petite bassine en terre cuite ; cela sentirait le purin ; il y aurait la stridulation rythmique des insectes et le frottement de la lame courbe du fermier en pull bleu, qui saignerait un millier d'arbres au cours de cette seule nuit et demanderait à Milo, après avoir parlé des pneus Goodyear et Michelin : tu as quoi comme voiture ? A

Sukau, sur l'île de Bornéo, Milo marcherait entre les rangées d'une vaste plantation de palmiers à huile en compagnie d'un enfant de huit ans, qui imiterait successivement un orang-outan s'aventurant sur cette plantation et un braconnier le dégommant au fusil, tandis que le père du garçon, en bottes de caoutchouc et casque de chantier jaune, tirerait de toutes ses forces, avec une dizaine d'autres ouvriers agricoles, sur une longue perche plantée au cœur d'un des palmiers pour en faire tomber les fruits. Dans la vallée de Bandongan, au centre de Java, Milo emmènerait une danseuse du ventre suédoise rencontrée à l'auberge de jeunesse dans une longue marche à travers les rizières ; elle l'aiderait à amadouer les femmes travaillant dans les champs.

Au cours des mois, Milo perdrait du poids, se ferait voler son roller et sa doudoune, oublierait ses lunettes de soleil dans une épicerie et ses bouchons d'oreille dans une salle de bains, donnerait ses gants et son sous-pull thermique à un garçon rencontré dans les montagnes. Son matelas gonflable et son grand sac à dos se troueraient, l'une de ses tongs casserait, le capuchon de son téléobjectif tomberait dans l'Atlantique et ses jumelles, dans le Gange. Il transpirerait à s'essorer lui-même. Il se couperait les cheveux. Il parlerait de moins en moins, mais réussirait, comme souvent, à faire parler les autres. Il prendrait des photos, pas beaucoup, des détails et des visages, qu'il enverrait à Chloé, à Ignacio, parfois aux deux ou à personne.

A Lightning Ridge, en Nouvelle-Galles du Sud, il descendrait dans un trou à l'aide d'une échelle. Le dos voûté, il suivrait à travers des galeries anciennes un homme à barbe blanche, qui frapperait la paroi avec une pioche et trouverait un petit morceau d'opale noire. Plus tard, dans la maison d'un commerçant de gemmes, Milo lutterait pour comprendre les paroles des deux hommes ; le commerçant tiendrait dans sa paume une pierre polie, de la taille d'un ongle, qui brillerait de toutes les couleurs imaginables, et il dirait en se tournant vers Milo : elle vaut probablement soixante mille dollars. En Nouvelle-Calédonie, les bras couverts de piqûres de moustiques, Milo glisserait sur une racine et tomberait dans la mangrove jusqu'à la taille en voulant photographier le château métallique de la nouvelle usine de nickel de Koniambo, amenée en dix-sept pièces détachées par bateaux depuis la Chine. Loin, très loin au Nord, sur l'île de Nauru, vingt-et-un kilomètres carrés émergés d'une dorsale océanique, il se promènerait avec un réfugié afghan sur un site d'extraction du phosphate à l'abandon. Ils contemplerait en silence les pinacles de calcaire, résidus stériles d'un siècle d'une exploitation qui avait permis à

des voitures de sport de vrombir sur l'unique route de l'île, qui avait fait de ce pays minuscule l'un des plus riches du monde, avant la déchéance, la chute des cours du phosphate, pourtant indispensable aux engrais agroindustriels du monde entier, la dilapidation des fortunes amassées et l'épuisement de la ressource. Plus loin encore, au milieu du Pacifique, sur l'île de Tarawa de l'archipel des Kiribati, assis sur un banc de béton, Milo parlerait en anglais avec un homme bien plus jeune que lui, qui marquerait une pause avant de lui dire son prénom, comme s'il devait d'abord s'en souvenir, ou trouver la façon la plus intelligible de le prononcer : Itintekoraki. Le jeune homme porterait une barbe noire et une coupe mulet, il sourirait presque continûment. Il poserait des questions à Milo : tu es célibataire, toi ? Tu vas où ? Elle habite où, ta famille ? Il lui dirait : ici, si tu n'as pas un emploi pour le gouvernement, tu peux vivre un peu de la pêche, ou alors tu dois partir. Moi, je suis marin sur des porte-conteneurs, je viens de rentrer, j'ai passé dix mois sur un navire allemand, cela m'a pris une semaine pour revenir chez moi : depuis Gibraltar, je suis passé par Francfort, Hong-Kong, Sydney et Fidji. J'ai enfin rencontré ma fille. Elle a cinq mois, elle est née pendant mon absence. En ce moment, j'ai sûrement des cousins et des amis à New York, en mer Rouge, au Nigeria... Les Kiribati exportent leurs hommes.

Itintekoraki ne se départirait pas de son sourire gentil. Milo l'écouterait, les mains sales, la peau brunie et les cheveux éclaircis par le soleil. Il resterait en mouvement, comme le sol sous ses pas. Il ne mènerait plus une enquête, ne pourrait jamais être véritablement le témoin de ce qu'habiter l'archipel des continents signifie. Il toucherait, regarderait, écouterait, goûterait, sentirait la jonquille, le vent blanc, ou l'infime sac en plastique qui rassemble le monde, qui conserve en lui la trace des pluies sans mémoire ayant précipité la décomposition des organismes et le long cycle des profondeurs. Milo ne chercherait plus à cartographier les visages, mais continuerait, par sa simple présence, à leur accorder toute son attention. Il aimerait toujours davantage quelque chose en eux, quelque chose au cœur des existences les plus muettes et les plus mystérieuses. Une forme de résistance, celle de femmes, d'hommes, d'enfants, d'êtres humains prouvant sans emphase qu'elles tiennent à la vie, mais que la vie tient aussi par elles. Milo s'obstinerait ; dans son étonnement renouvelé se résumeraient, peut-être, une difficile sagesse et une issue sans promesses. Il ne rentrerait jamais chez lui.

Textes inédits

par Valérie Gilliard

Chapitre premier

Jenny laissa tomber le canevas où elle brodait à minuscules points de croix deux petits sapins vert tendre, un dragon chinois rose, l'alphabet, les chiffres de ses brèves années ; elle se plaignit d'un violent mal de tête.

Catherine Colomb

Marie-Paule rouvrit le grand placard à deux battants. A ce rythme-là, les portes finiront par tomber, se dit-elle, parce que c'était au moins, en ce jour d'emménagement, la vingtième fois qu'elle faisait cliqueter la serrure. Elle avait choisi l'appartement à cause de l'annonce, « charmant trois-pièces de plain-pied *avec cachet dans petit immeuble d'époque*, cuisine rénovée entièrement équipée, buanderie, jardinet » ; d'époque, Marie-Paule constatait que le grand placard l'était vraiment. Elle y avait fourré tout ce qui lui restait de vaisselle chic, de vases, d'ustensiles encombrants – un fait-tout électrique, un four à raclette, un caquelon, un réchaud – sans savoir si elle s'en resservirait mais c'était à elle, elle avait tout *recupéré*. Elle y avait glissé, à côté d'un tupperware rempli de bougies d'anniversaire usagées, une boîte à couture en tapisserie à deux compartiments amovibles. Elle s'en saisit. Le placard d'époque avait des étagères trop serrées et pas assez profondes. Ses deux battants rechignaient à se caler parfaitement dans le cadre – la clé tournait un pêne caractériel, incapable de toujours retenir le battant de droite et celui-ci, mû par une insondable et très lente gravité, baillait. Marie-Paule soupira devant les deux cartons encore posés au sol, remplis de choses qui n'avaient pas trouvé leur place, mais elle se retint d'envoyer un coup de pied définitif dans le battant - repeint en blanc cassé *cachet* – sachant que la plainte du bois valdinguant contre le cadre ne suffirait pas à faire tenir fermé ce foutu placard d'époque et de merde.

Marie-Paule tira et déploya les deux tiroirs de la boîte à couture, entreprit de chercher dans le bric-à-brac une aiguille à coudre ainsi qu'une bobine de fil noir. Elle s'était assise par terre sur les planelles fraîches de la cuisine. A ses pieds gisait

plissée en vagues souples une grande pièce de tissu gris foncé bordé d'un galon transparent à crochets métalliques. Il fallait faire un ourlet à ce rideau trop long qu'elle venait d'acheter pour obscurcir la pièce où elle avait décidé d'installer son lit, et où les volets écaillés de la fenêtre s'avouaient d'eux-mêmes réfractaires à un emploi fréquent.

Marie-Paule se souvenait exactement du beau visage émacié de sa belle-mère quand, au lendemain du mariage, celle-ci s'était pointée à l'hôtel pour les prendre, elle et Philippe, et les emmener à l'apéro, c'était un visage souriant et crispé, les mains tendues en avant, et dans ces mains l'offrande, ces mains tenant par la poignée de bois la boîte à couture en tapisserie, telle quelle, inutile de l'emballer, dont elle avait choisi *elle-même* le contenu avec soin, ayant pensé à tout, *il y a des choses qu'on doit savoir et d'autres qu'il faut avoir dans un ménage, n'est-ce pas ma chère, moi j'ai donné à mon fils une éducation moderne je suis pour le partage des tâches, tu verras qu'il sait même coudre un bouton*. Marie-Paule avait hésité, fallait-il sourire de gratitude ou d'humiliation, elle y songeait encore dix-sept ans plus tard tandis que le bout de ses doigts fureteurs se griffait au coussinet en forme de cœur tout hérissé d'épingles.

Les objets jaillissaient maintenant de la boîte à couture en tapisserie, le dé de métal, les canettes emmêlées, guirlandes aléatoires, l'une roulant aussitôt jusque dans un coin de la pièce – *ces canettes inutiles sans machine Dieu m'en préserve* – le fil noir qu'il fallait r-enrouler autour de son tube pour parvenir à l'extraire – le mètre ruban bloqué à vingt-cinq centimètres, sautant comme un pantin, le faux fil pris dans la glu hérissée d'un restant de ruban velcro, une petite boîte d'épingles mal fermée... soudain des centaines ténues à têtes minuscules jaillirent en mikado sur les planelles, et Marie-Paule, tentant de reprendre le contrôle, à quatre pattes, se mit à aimanter les épingles puis à les détacher une à une en les tirant hors du champ magnétique pour les remettre dans leur réceptacle de plastique transparent, avant de se rendre compte que celui-ci était, après l'opération de sauvetage et d'empilage, devenu bien trop mince.

Elle sortit du placard une ancienne boîte à thé vide dans laquelle elle versa les épingles avec un soupir agacé sur fond de pluie métallique. Dehors le magnolia poussait ses bourgeons au point d'éclosion sous un soleil radieux.

Marie-Paule en était encore à chercher le dé et les ciseaux quand elle visualisa le pli pas droit qu'elle allait sans aucun doute imprimer au tissu gris et son ourlet par conséquent raté. Elle n'avait même pas pensé à mesurer la hauteur voulue du rideau avant de le décrocher de sa tringle. Le coup de grâce tomba quand elle tenta, sans lunettes, de glisser le fil dans le chas de l'aiguille. Aucune raison valable ne justifie ces chas, décréta-t-elle en suçant le bout du fil. La couture n'existait que pour l'emmerder, elle, entre toutes les femmes. Ce fil était un cul pincé de riche qui n'entrerait pas au paradis ; puis Marie-Paule se souvint de sa belle-mère lui détaillant les astuces de la boîte à ouvrage sans les lui démontrer... elle retrouva le petit enfileur en métal et le soupesa, constatant que l'usage lui en paraissait, tout comme à l'époque, aussi abscons que la table des éléments.

Sans se lever du sol Marie-Paule se mit à tâtonner en hauteur à la recherche de son smartphone. Le *20 minutes* tomba de la table, ouvert en plein milieu sur un gros titre : « Lourdes : après deux mois de fermeture du sanctuaire et des bassins, le premier e-pèlerinage mondial se prépare ». L'eau miraculeuse va donc évaporer ses vertus dans le virtuel, se dit Marie-Paule, qui parcourait l'article. En période de pandémie, les autorités sanitaires avaient fermé toutes les églises. Le vicaire de Lourdes exprimait son souci quant aux retombées économiques qui finiraient par rendre la ville exsangue. Le sanitaire s'y connaît mieux que les saints sur les mondes invisibles, mais au fond ça rapporte moins, ricana Marie-Paule, et se surprenant à parler toute seule elle se rappela qu'elle s'était dressée à genoux pour attraper sur la table son phone brillant et plat, devenu plus indispensable que jamais en ce mois de juin 2020 grevé par un covid-19 dont les courbes statistiques n'en finissaient pas de clapoter.

- Allo c'est moi, maman. ça va ?
- Zora ? Tu vois je pensais à toi, ça commence à faire long tu sais. Tu vas bien ? tu sais comme je me fais du souci. Tu t'en sors, dis ?
- C'est tout bon, je me débrouille, sauf que j'ai besoin de faire un ourlet au rideau et je me suis dit que tu pourrais peut-être me prêter ta machine à coudre...
- Te la prêter ? Ah mais tu sais comme elle est lourde et puis elle est trop compliquée. Je préfère venir sur place,

comme ça je verrai ce que je peux faire pour t'aider.

- Je crois que je saurai y faire, je passe chez toi demain prendre la machine, c'est plus simple, non ?
- Non, non, pas question je viens, je viens. Jeudi matin avec la voiture, j'arrive à dix heures et je te fais cet ourlet ça m'occupera. Dis-moi et la petite, comment elle va ?
- Elle n'est plus si petite. Elle se débrouille elle aussi.
- Tu l'as revue ?
- Pas depuis ton dernier téléphone. Je l'appelle, elle parle peu, c'est comme ça les ados, maman. On s'habitue.
- Depuis quand on s'habitue ? Tu crois que c'est facile ? Comment elle va faire ? Tu vas quand même la reprendre avec toi ? Tu as une chambre. Tu sais qu'elle a besoin de sa mère, c'est encore de son âge, et puis il y a l'école...
- Bon écoute, elle va s'adapter, ça va forcément s'améliorer avec le temps. Au pire ça sera une année à refaire, l'occasion de grandir un peu.
- Un échec, c'est lourd, c'est toi-même qui l'as dit. Et maintenant quoi encore, un divorce ?
- Bon, maman, j'avais juste une question là, et tu profites de mon appel pour faire quoi ?
- Mais tu sais comme je me fais du souci.
- Tu te fais du souci pour Zoé ? En réalité, ce que tu fais c'est me culpabiliser. La dernière fois à propos de Philippe et maintenant ma fille. Je te dis que je me débrouille. Je me suis trouvé un appart et j'ai besoin de temps. Je me lève tous les matins, je bois mon café, je range mes affaires, je fais mes recherches. Les choses vont s'enchaîner, laisse-moi la paix !
- Ecoute, Zora...
- Maman. Arrête avec Zora. C'est fini, Zora, je te l'ai déjà dit.
- Marie-Paule... décidément il faut s'habituer.
- C'est pourtant mon prénom de baptême?
- Bien sûr, mais tu vois, on a fait toute une vie avec Zora !
- Maman, on en a déjà discuté. Tous ceux qui ont subi un surnom, Jackie, Georgi, et même Tidzo, à un moment ils en ont marre et exigent leur prénom de baptême, celui par lequel tout le monde les appelle, à part leur maman et leurs petits cousins!
- Mais toi, Zora, tu te présentais toi-même comme ça !
- Oui, une manière d'échapper à Marie-Paule, mais voilà, c'est fini.
- Bref, tout change.
- En quelque sorte.
- Fais attention quand même, tu n'es pas toute seule. Philippe, comment il s'en sort?

- Tu vas pas me lâcher, hein ? Philippe va comme il peut, depuis le temps il s’y est fait. Au total tu vois c’est moi qui suis la plus secouée. Heureusement que j’ai mon projet à Bordeaux.
- Oui, encore des mystères. Tu vas partir t’installer là-bas, hein ? Tu vas finir par tout laisser ? Mais sache que si tu pars, tu abandonnes la petite, et surtout, Philippe aura beau jeu pour demander le divorce.
- Bon, maman, qu’est-ce que tu veux, là ?
- Zora, tu dois m’en dire plus. C’est très inquiétant pour moi ta mère. J’aimerais que tu me l’expliques, ton projet, et pas que tu me laisses dans l’ignorance, comme pour cette relation avec ton cinéaste, je n’ai a peu près rien su qu’au moment où tu as décidé que c’était fini ! C’est fini, ou non ?
- Maman. A quoi ça te servirait que je te raconte à quel point je me suis fourvoyée en six mois avec Blaise, que je te rapporte tous ses défauts et toutes les fois où j’ai eu envie de me jeter par la fenêtre à cause de ce mec... à quoi ça te servirait ?
- Mon Dieu Zora mon Dieu... à rien, ma foi c’est toi qui vois. Mais juste une chose : connaître tes histoires ça me permet de fermer les yeux et de savoir pourquoi je prie.
- Dit comme ça...
- Rappelle-toi qu’il y a des gens qui t’aiment.
- Oui. J’avais pas prévu de chialer, je vais rester sobre.
- Ton projet à Bordeaux, c’est vraiment sérieux ?
- Mais c’est l’aboutissement de mes recherches ! J’ai lâché l’enseignement, j’ai bossé des années comme journaliste, j’ai repris mes études, c’est quand même pour quelque chose !
- Tu vas partir alors ?
- Maman, je vais à Bordeaux dans un mois pour un colloque. Il me reste trente jours pour me concentrer sur Cohen, et tu sais que c’est important. Après, on verra. S’ils me donnent un poste d’assistante, on verra. Je suis ici, je travaille, je respire, j’ai cet appartement, Philippe s’occupe de Zoé, pour le moment c’est comme ça.
- C’est ce que tu voulais, non ? Être une femme libérée !
- Mais tu crois vraiment que c’est *simple* ? J’ai peut-être une chance, oui, de savoir une fois où je vais ! Rappelle-toi tes rengaines, « on ne peut pas tout avoir », chaque fois que je me suis plantée en amour ? Ben voilà, tu vois, j’ai compris, maintenant, je n’ai qu’une chose, mes recherches, ce truc à Bordeaux, et tu vas me laisser ça !
- Zora, non, Marie-Paule, écoute-moi : si tu y tiens, à ce

Bordeaux, eh bien vas-y et accroche ce poste.

- Ah ?
- Oui, il faut que tu le fasses et que tu ailles jusqu’au bout, si c’est bien ce que tu veux. Tu as l’occasion de faire valoir tes études, ta personnalité, ta plume.
- C’est nouveau, ça ?
- Je t’ai toujours encouragée, à l’école, quand tu faisais ta formation, et puis avec la petite. Mais bon, le plus important, c’est de répondre à ce que tu veux vraiment.
- Je ne sais pas ce que je veux vraiment.
- Tu viens pourtant de me le dire ?
- C’est compliqué.
- Tu as des possibilités, Paule. Tu les as. Ça n’arrive pas toujours. Alors profite.
- Je vais te laisser. Merci pour ta proposition mais je vais faire l’ourlet à la main. Tu sais, ça va à peu près, je dois finir avec mes cartons et demain je travaille. T’en fais pas. Pour Zoé, je la vois jeudi. Tu peux aussi l’appeler.
- A bientôt, Zora. Je prie pour toi.

Marie-Paule avait reposé son natel sur la table. Autour de ses pieds nus, le bric-à-brac de couture formait comme une auréole menaçante sur les planelles. Elle souleva le rideau, tenta d’en trouver le bout à ourler, s’emberlificota dans les plis, laissa le tout retomber. Marie-Paule Bovet-Säntis, quarante-cinq ans et deux mois, seule dans son trois-pièces à demi-meublé, la lune apparaissant déjà dans un ciel épuré, se sentit soudain lourde et découragée, sachant par ailleurs que le frigo était vide et qu’en tous les cas elle avait oublié d’acheter de la bière et du chocolat. Il était trop tard ce soir pour se poser un masque chirurgical sur la figure et prendre le chemin de l’épicerie, même celle de la gare.

Elle soupira, et se hissant sur son séant en s’appuyant de sa main gauche, s’enfonça cruellement une épingle dans le pouce.

Elle eut encore la force de désinfecter et de panser son doigt avant de s’allonger pour la nuit. Cela faisait longtemps qu’elle n’avait pas sangloté aussi fort, la tête dans l’oreiller.

Chapitre second : lettres droites, main glissante et le diable derrière le miroir

*Als das Kind Kind war,
wußte es nicht, daß es Kind war,
alles war ihm beseelt,
und alle Seelen waren eins.* *Peter Handke*

Marie-Paule s'endort, les yeux gonflés, le pouce lancinant sous les couches de sparadraps. Dans sa tête nébuleuse résonnent encore les mots de sa catholique mère, *je prie pour toi*, des mots du passé devenus à cette heure énigmatiques.

Marie-Paule sur le seuil du sommeil entre dans la crypte de l'enfance. Elle y est, maintenant, dans cet exil connu qui fait oublier un instant les limbes de l'âge adulte où l'errance n'arrive pas à prendre un air de liberté, quelque héros que l'on soit.

On la voit étendue, on l'observe, on s'assied, ombre sans poids, sur le bord du lit
Marie-Paule a ramené vers son visage
son poing qui serre
le bord d'une couverture bleue
On peut, ombre veilleuse, nimbe lumineuse,
poser une main sur ses cheveux sans qu'elle sente rien
qu'une caresse ailée sur un champ désert.

Ce soir Marie-Paule s'est brossé les dents devant le miroir. Elle a pensé qu'elle devrait s'habituer à cette glace qui lui semble très petite, encastrée dans la pharmacie. Elle a rapidement vérifié l'état de ses dents avant de fermer la lumière. A quoi bon un grand miroir, si c'est juste pour le tartre ? Marie-Paule est une fille qui ne se voit pas – elle s'inspecte.

Elle est un enfant à qui on a dit un jour, alors qu'elle avait six ans et qu'elle se tenait devant la glace : « Si tu restes comme ça longtemps à te regarder, tu vas bientôt voir le diable. » Aussitôt l'effroi l'avait saisie. Maintenant encore, ses stations devant le miroir sont brèves. Elle ne se rappelle plus l'intérêt de se scruter elle-même, pas ses dents jaunies ni ses

rides naissantes ni ses points noirs, mais ses yeux à soi avec, affleurant de leur intense et profond puits, des questions simples comme : d'où viennent les pensées, et où vont-elles quand elles sortent ? Longtemps Marie-Paule a regardé les miroirs de biais, en attendant sa mère qui se coiffait devant la glace et se frottait très vite les lèvres l'une contre l'autre après avoir appliqué son rouge, dans un nuage de laque qui piquait les poumons. Elles allaient partir à la messe. Dieu était à l'église, le diable, derrière les miroirs.

Marie-Paule endormie a relâché un peu la prise de ses doigts sur la couverture

Le lit paraît grand

Les plis du drap décrivent les formes de ses jambes

Dans son esprit, tout est signe et signifiant. Marie-Paule avait cinq ans quand elle a tracé ses premières lettres. Elle n'a pas commencé par les bâtons alignés. Elle a voulu écrire les lettres tout de suite et sa mère lui a montré comment tracer les a. Elle a écrit les a, les b, les c... minuscules, majuscules, toute la suite de l'alphabet y est passée jusqu'au w, puis Marie-Paule est allée à l'école. La maîtresse lui a dit que ses w n'étaient pas tracés comme il faut et elle l'a obligée à corriger. Ce fut le premier conflit entre deux autorités qui savaient comment faire et différencier le juste du faux. Pour Marie-Paule la maîtresse avait toujours raison mais cette certitude était désormais fissurée. L'institutrice avait une voix grave et puissante quand elle réunissait les enfants en cercle sur leurs chaises minuscules. Elle faisait le dos rond pour être à leur niveau et lisait des histoires en retournant le livre afin qu'ils voient les images. Elle parlait des garçons et des filles et disait : quand ils seront grands, les garçons auront une voix grave mais les filles garderont toujours leur voix douce. La complexité de cette affirmation n'est toujours pas résolue dans l'esprit de Marie-Paule. Quoi qu'il en soit, elle aime le silence et les lettres. Marie-Paule est une petite fille à qui deux femmes adultes ont voulu enseigner à écrire droit.

En allant à la messe, Marie-Paule sentait sa main glisser dans celle de sa mère qui allongeait ses pas autant que les talons claquant le lui permettaient. La crème nivea dont les

maines maternelles étaient enduites rendaient la peau grasse et visqueuse. Marie-Paule s'accrochait et simultanément voulait lâcher. Dans l'église, elles s'asseyaient toujours au milieu de la nef qui avait une forme ovale et des murs en béton et l'esprit de Marie-Paule partait alors comme dans un long voyage en vaisseau, silencieux, regardant chaque détail des murs, des vitraux, des statues, du bois des bancs, des dos en anorak pastel et en manteau gris, du carrelage, des missels doublés de plastique mou bleu marine entassés au bout du banc, du tabernacle armoire sacrée, de l'aube du curé ses gestes lents sa voix qui s'élevait, et les répons, la voix claire de sa mère volant par-dessus toutes les autres, les notes de l'orgue comme un ronflement métallique, assez laid, mais que Marie-Paule s'appliquait à trouver majestueux, et cette longue contemplation arrivait à son terme presque à regret, comme quand on a réussi une course d'endurance et qu'on sent qu'on pourrait encore en faire davantage, et il y avait la main chaude du curé qui disait bon dimanche et il y avait l'air du dehors, incroyable bouffée de fraîcheur bientôt habitée pas les vapeurs d'essence de ceux qui pour partir au plus vite avaient déjà embrayé la toyota. Marie-Paule reprenait la main de sa mère. Celle-ci avait perdu son glissant et la fillette la tenait fermement, elle serait partie jusqu'au bout du monde, sans le savoir, en tenant cette main qui la préservait à jamais, semblait-il, contre la solitude et l'abandon.

Marie-Paule respire dans son sommeil les miasmes du jour. Les fumées enveloppent sa psyché, les relents, et se déposent sur sa conscience, couche après couche. Les doutes, les peurs, les paroles un peu lourdes qui nourrissent les vieilles certitudes.

On pose sur Marie-Paule un regard. On observe. On ferme les yeux. On écoute.

Au téléphone la voix de la mère de Marie-Paule prenait des inflexions spécialement douces et polies et l'enfant savait tout de suite si cette voix s'adressait au docteur en blouse blanche ou au curé en aube blanche ou à la maîtresse en chemisier blanc et débardeur avec collier de perles en bois d'olivier – ou bien à sa soeur. Sa mère était pour la contraception. Le pape était contre. Sa mère était pour les jeans, contre les T-shirts portés sans soutien-gorge. Le pape était contre le topless à la plage. Sa mère portait des maillots couvrants mais se déshabillait sans façon devant Marie-Paule. On écoutait la radio du matin au soir et l'enfant croyait que l'Iran était dirigé par un chat qu'on venait de chasser. De temps en

temps sa mère lui montrait une photo en noir et blanc, on y voyait un bébé coiffé d'un bonnet en fausse fourrure blanche et vaporeuse. La mère elle-même tenait le bébé dans ses bras et devant elle, un évêque élevait sa main pour bénir le bonnet à poils.

Aujourd'hui l'enfant Marie-Paule pense être arrivée à cette expérience essentielle d'être seule.

Est-ce qu'on sait quand on est seule, est-ce qu'on l'anticipe ? Est-ce qu'un jour on arrive à vaincre la peur de rester dans le vide ? Marie-Paule adulte croit en le bien-fondé de son autonomie. Elle nourrit ses concepts. Elle pense avoir abattu les murs obtus de l'autre époque. Elle en parle avec ses amis qui comme elle voient le gâchis de l'humanité, la civilisation expirant sans aucune noblesse tragique, qui s'épanchent autour d'une ou deux bouteilles de rouge, redéfont le monde, déplorent le trop de pollution, le trop de population, le trop de destruction. Il n'est plus temps de croître et multiplier. Il faut fonctionner avec moins. Cesser de surconsommer. Réapprendre à manifester. Il y en a pour des soirées d'été entières, dans la lumière mourante.

Marie-Paule n'a pas eu d'autre enfant après la naissance de Zoé. Elle s'en félicite car rien n'est plus important pour elle que d'avoir une *ligne* dans la vie. Avoir *fait juste*, en somme. Marie-Paule en oublie sa mélancolie de jeune mère, les ennuis d'asthme de Zoé, les doutes de la maîtresse d'école, les colères contre le système (à la fois trop permissif et trop conformiste), le questionnement face à la transmission des valeurs (quand la religion a été lâchée, que la morale reste castratrice, mais que l'éducation libre est condamnée, que reste-t-il ?). Non, Marie-Paule préfère prétendre avoir fait un choix réfléchi, un enfant oui, un seul enfant pour contribuer à l'effort collectif de décroissance. Marie-Paule gardant au fond de soi sa désespérance, comme on remâche sans le digérer un repas chargé en acides.

Elle dort maintenant. Elle a changé de position, la couverture toujours tenue, comme une bouée. On a envie encore de lui caresser les cheveux.

Marie-Paule, comment pourrait-on lui en vouloir d'avoir voulu construire sa cathédrale sur la crypte de son enfance ? Faire un bon mariage, éviter *l'inconduite*. Mais les routes sont rarement droites. Marie-Paule a suivi ses pentes sinueuses. Elle est allée dans le *haut* monde, celui de l'université. Elle

s'est mariée, elle est en plein divorce, son amant l'abandonne. L'œil noyé dans les couvertures des livres qu'elle déballe, elle s'est dit aujourd'hui qu'elle avait traversé les destinées de ses héroïnes : l'âge lyrique de la jeunesse, l'ennui du mariage, les vertiges factices de l'adultère. Mais contrairement aux Emma Bovary, Anna Karénine ou Ariane Deume, Marie-Paule n'a aucune raison de craindre l'opprobre social, la neurasthénie ou le suicide sublime. Dépassé, l'âge des passions et des extrêmes. On a aujourd'hui un trois-pièces cuisine, et la curiosité des voisins se limite à savoir si on est capable de séparer correctement ses déchets dans les containers du fond de la cour, et si on a un compte en banque suffisant pour payer son loyer sans être aux poursuites. Pour le reste, tout le monde s'en fout.

Quelle époque, pauvre petite Marie-Paule. Ne crois-tu plus en rien, vraiment, toi qui attends secrètement, encore, peut-être, un amour, un vrai, parce que tu ne vois rien d'autre pour la joie, ni comme antidote à la peur.

On observe. On ferme les yeux. On écoute.

Enfant je te connais
J'ai tendu mes mains vers toi
J'ai murmuré à ton oreille

Un chant naissant, ton chant
Ballade pour conduire tes pas
J'ai posé mon doigt sur tes lèvres
Quand tu me souriais
Le monde t'était flou
Mais tu me voyais
J'étais ta lumière avant le matin
Dès tes premières joies
J'ai murmuré ton chant
Et je le susurre encore
À l'oreille de ton coeur
Dans l'alcôve, quand tu désespères
J'attends avec toi
Ton grand moment d'escorte
Amadouant d'un geste
Ta peur de l'abandon
J'observe tes sommeils
Ton temps de lecture

Tu savais pourtant, enfant,
Que je serais là,
Pourquoi l'avoir oublié ?

BUP

FONDATION C. F. RAMUZ

Prix de poésie C. F. Ramuz 2022

Le Prix de poésie C. F. Ramuz participe à la mise en avant de la production poétique suisse romande depuis près de trente ans, en faisant émerger de nouveaux talents. Il est en effet destiné à encourager des poètes/poétesses n'ayant pas publié plus de deux recueils.

Le Prix, d'une valeur de CHF 3'000.-, est réservé à une personne suisse ou à un·e étranger·ère domicilié·e en Suisse romande.

Les manuscrits ou recueils en français doivent parvenir en trois exemplaires à l'adresse de la Fondation (case postale 181, 1009 Pully) avant le 15 juin 2022. Ces derniers ne seront pas restitués.

Dans certains cas, il est possible que l'œuvre primée puisse être éditée, à bien plaisir, par les éditions Empreintes, à Chavannes-sur-Resens.

Rappelons que le Prix a distingué, dans ses précédentes éditions, José-Flore Tappy, Sylviane Dupuis, Alain Roachat, Claire Genoux, Caroline Schumacher, Mary-Laure Zoss, Claudine Gaetzi et Pierrine Poget.

Le règlement et les conditions du Prix sont consultables sur le site web de la Fondation C. F. Ramuz à l'adresse suivante : <https://www.fondation-ramuz.ch/reglement-1>

Contact :

Fondation C. F. Ramuz
Dylan Roth, secrétariat
CP 181
1009 PULLY
info@fondation-ramuz.ch
021/721 36 41

L'Invité

Poèmes

par **Grégory Rateau**

Je suis ce gamin lancé dans le monde
Cherchant "la maison" partout
Où les sourires se souviennent encore

Je suis cette langue exilée
Dont l'héritage en fuite
Le retient par la peau du Verbe

Je suis cette cigarette de trop
Et qui, une fois éteinte
Attend sagement de nouvelles brumes

Je suis cet être en chantier
A la recherche du frère ou de la soeur
Passant outre les quelques miettes de sang

Je suis cette raison vacillante
Accoquinée aux maudits
Mais se refusant à partager leurs tristes sorts

Je suis ce bohémien avide de sensations
Aveuglé par ses chimères
Mais s'accrochant désespérément à une branche d'éternité

Je suis cet imposteur
Dont la lucidité vengeresse
Lui désigne la blessure du soleil

POÈME PAÏEN

A la fin, je me présenterai devant vous
Presque nu
Avec seulement mes bagues en éventail
Une pour chaque vie que j'ai vampirisée
Les yeux gris d'un trop plein de soleil
L'iris en parchemin
Récit des folies de ma jeunesse
Mes muscles à présent atrophiés d'avoir trop ou mal aimé

De rares cheveux formeront ici ma couronne
Unique récompense pour toutes mes conquêtes
Personne pour laver ma dépouille
Lui donner les derniers sacrements païens
Juste une vieille photo monstrueuse pliée dans mon poing
droit
Et qui n'aura plus rien à voir
Avec cette chose sans âge aux traits aguicheurs
Couchée là
Sur son lit de ronces
L'ironie glorieuse aux coins des lèvres
Innocence encadrée dans un miroir de poche
Enfin confrontée à son portrait ravagé
Une vie entière pour un rien
Car privée de tout
Même d'une descendance

Elle vient du large
Sa force bruisse
Tous les cris contenus
Remontent les courants de mon sang
Pour tout balayer
Ratisser les grands fonds
Après son passage
Un long silence peuplé de remords
Puis la honte
L'enclume du sort
Je baisse le regard
Devant mon propre visage

Parti
À la dérive

CHÂTEAU ROUGE

J'ai suivi dans les rues de Château Rouge
Ces mirages en bandes animées

Babel des damnés
Des légumes y surnagent
Remontent les rivières lunatiques des contrées oubliées
Où les carcasses des absents chaloupent au gré du vent
Et se cognent aux échoppes des marchands ambulants

J'ai goûté dans les rues de Château Rouge
les épices charriées de-ci de-là
Des relents de grillades pour exciter ma salive
Bananes plantains en pièce montée
Coulis de rhum pour enflammer mon palais.

J'ai croisé dans les rues de Château Rouge
Des Turbans encore imprégnés de petits copeaux de sable
Des diseuses de bonne aventure
Mettant à mal des vendeurs de journaux
L'actualité dans le marc de café

J'ai entendu dans les rues de Château Rouge
Les sirènes de police versatiles
Une foule bigarrée
Un coup de karcher
Pour se refaire une virginité
Et tout assainir, tout uniformiser

J'ai pleuré dans les rues de Château Rouge
L'absence de sueur et de rires blancs ivoires
Le jour étouffé, crépitant
Noyé sous un nid de cendres
Les mirages soudain inanimés
La solitude d'une rue où la vie a été balayée

La nuit je l'entends attablé
Se consumant à mon bureau
Les touches craquent
Il redouble de violence
Je le sens
À la lueur fébrile de l'aube
Essayer de gagner du temps sur moi
Ses traits sont presque identiques aux miens
L'obscurité allonge un peu plus ses mains
Mais son âme coule aux bouts de ses doigts
Tandis que la mienne végète
Pas un mot qui ne soit éprouvé
Le manuscrit que je récupère au petit matin
Est le testament d'un damné

Loin de votre hystérie
Je vide la bile de mes poches
Pour que rien ne freine
L'élan vers ce "contre-ciel"
Ni vos cris en suspension
Ponctuant la route du malheur
Ni ce goutte-à-goutte d'un vert de brume
Qui cogne sur mon crâne
Fait remonter la vase
Et son cortège de puanteurs
La terre elle-même se dérobe
Et là, au centre du fleuve
Ma vie stagnante
Îlot idéal d'où je contemple mes peurs

Raturé jusqu'à me rendre illisible à moi-même
Je descends dans le monde d'en dessous
Guidé par le dernier gardien de la crypte
Lui seul peut me voir
Avec ses yeux de possédé
Branchés sur des voltages meurtriers

Sous les pavés
Sa vérité me transperce
Ses colères prophétisent:
"Tout va disparaître mon cher
Paris balayé avec tous ses littérateurs!"
Chacune de ses ponctuations est comme frappée de stupeur

Les mots sont retournés
Leurs abjections révélées
Ce qu'il me dit, je l'attendais
Tout passe rien ne résiste
Pourtant sa parole à lui
Ne connaît pas de fin

Condamné sans motif
À errer au milieu des voix
Cacophonie privée du mot ami
Puis viennent les supplications
Aux heures les plus pouilleuses
Postillons de haine
Quand la lumière se déploie
Un sourire me barre la route

Avant de transpercer ma dépouille
J'ai beau fouiller
Triturer la matière
Pas l'ombre de ta présence
Nul écho aux cavités du ciel
Ton absence sans le manque
Ton jugement sans tes commandements
Que faire sinon continuer
Avancer par la pensée
Seuls les murs gardent trace
De la sueur que j'abandonne à te rêver

Bouche d'ombre
Où je glisse
Sans repli possible
Croisant toutes sortes de visages
Faussement compatissants
Tremblants de plaisir
À l'affût de la moindre imposture
Jusqu'à creuser plus profondément
Et trouver ma solitude
J'ai grandi dans un coin de cour vide
Mais loin de m'y être habitué
Je n'ai fait depuis que surjouer
Peupler mes silences de rimes éphémères
Je ne veux plus feindre
La seule option
Serait d'y retourner
En éclaireur
D'inscrire des formes nouvelles sur les murs
Sans attendre que quelqu'un vienne
Pour compléter cette fresque
Qu'elle reste inachevée

Pourquoi le jour n'a plus l'évidence
Telle la lumière qui, hier encore
Dardait à mon réveil
Se subtilisait au frère
Enfant double
Je jouais avec mon ombre
Sans jamais connaître l'ennui
Les fins de dimanche d'une autre vie
Pétrisseur de mon moi
Me confondant aux formes amies
Je poussais même à ma guise

Tous ces objets inanimés
Asphyxiés dans du plastique
Empilés jusqu'au plafond
L'angoisse monte
Une décharge en plein salon

Débuter l'ascension, chuter, se rattraper de justesse
Regarder ma sœur dépérir
Se cramponner aux natures mortes
Dans cette vieille maison de notre enfance
Où le jour niche à la porte

J'observe son regard fuir l'instant
Se poser dans les coins d'ombre
Quand soudain un rayon perce
L'espoir s'allume dans sa rétine
Avant de mordre la poussière

Il agitait ses longs bras
Géant commandant aux ombres
Avec cette insouciance des Dieux
Tout en lui repoussait les limites du bon sens
Son sourire planait trop haut
La misère à bonne distance
La voix du monde pour coryphée

Lui seul détenait le secret du bonheur
Je le suivais sans réfléchir
Me reniant si souvent
Jusqu'à perdre sa trace
Au carrefour de villes imaginaires
Son secret irrévélé
Et ce silence pesant

Tu te retournes
Guettant la clarté d'une enseigne
Et toutes ces ombres aléatoires
Qui pour toi devraient donner du sens
Alors qu'une aube précoce se prépare
Ebranle l'équilibre de tes persiennes
Et te voilà en marche
Flirtant avec le jour
La ville s'offre à toi

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

Des lignes, des croisements, des fuites
Ton désir écartelé
Tes jambes trop fébriles
D'autres te dépassent
Ils jouiront d'elle à ta place

"S'il arrive un malheur, nous le braverons ensemble"
Et si je vis à tes crochets
Une même passion nous unit
Sur mon chemin solitaire
Dans une campagne noire de corbeaux
Je te chercherai toujours, mon frère
Les reflets cuivrés de tes mèches
Ton sourire et ta main guidant ma palette
Et si je dois y mettre un terme
Laissons se consumer les champs de blé d'Auvers
Oublions Gauguin, Paris et ses galeries
Gisons côte à côte
Ensemble et sereins

Depuis l'enfance j'ai appris à dissimuler
Me contentant de petites fugues à quelques pâtés de
maisons
Tournant en rond dans la cour
À distribuer des regards noirs à celles que je prétendais
aimer
L'écran était ma chapelle
Je me prosternais devant des corps étrangers
La grandeur des miens, une douce chimère
Tout me revient alors par poignées de cendres
Je me suis inventé un rêve
Qui n'existe plus quand je ferme les yeux

SANS ELLE

Quarante années à user du bon mot
A chercher un sens nouveau
Pour quoi faire ?
Pour quoi dire ?
Éprouver aujourd'hui toute la prégnance du vide
Du non-mot, du « mort-mot »
Ne plus rien avoir à dire
A personne
Toutes ces nuits sans elle

A l'imaginer sanglée
Sur son lit de ferrailles
Des néons lui rentrant dans le crâne
L'empêchant de rêver
Seulement des cauchemars, des caresses volées
Jusqu'à ce qu'elle rentre enfin d'HP
Livide malgré sa frénésie de chair
Le bonheur à réinventer
Le fantasmer pour deux, pour quatre
Jusqu'à ce matin
Le sentiment terrible dans ses yeux
D'être un étranger
Et après ça, tout à recommencer encore et encore
Les enfants à consoler
S'occuper des autres pour ne pas avoir à y penser
Jusqu'à cette nuit glacée
Face à la page
A ce silence jusqu'au bout des doigts
Le même vide
Art d'agrément
Hygiénisme du réel
Qui ne la fera pas se sentir mieux
Qui ne la ramènera pas dans les draps
La même impuissance
Et l'impossibilité à présent de l'exprimer

Quand dehors
L'appel brûlant des vivants
Trop loin, trop proche
Je plonge mes yeux de spectre dans ceux de mes ancêtres
Deux mondes pour sceller le même cercueil
Chacun devenant le fantôme de l'autre
Photos écornées de visages énigmatiques
Des histoires à réinventer
Langue morte dont le sens se perd
Alors que je me terre à Palerme
Dans cette chambre minuscule
Pastiche d'un chez moi
Où j'occupe la même place côté droit
Le bureau sous la fenêtre
En contre-plongée de la vie
Les cris du marché
L'envie de repousser les murs
Mais je n'en fais rien
Je m'acharne à donner du sens
Le verbe ratatiné
Qui donc racontera mon histoire ?

L'Invité

Poème

par **Sorin Dananae**

Motto :

Dans mes veines
Courent des fous aux yeux bandés
Pour se jeter sur la tête
Quand finit le cœur.

1.

Est-ce que tu réussis à entendre
La pierre
De mon silence,
Toi, la terre ?

2.

Je ne sais même pas quand tu es partie
Mon amour
Je me suis rendu compte
Que du sang s'écoulait de mon rêve.

3.

La danse de la chair, mon amour
Te souviens-tu de la dynamique des silences
Sur ton corps ?

4.

Du fauteuil
Me regarde le miroir,
On voit sur son visage
Qu'il a fait un souhait
Filant,
Dernièrement
J'ai traversé d'horribles
Moments de hauteur
Mais le miroir ne sait pas,

Il espère seulement

Que je me mette la paire d'ailes
Oubliée parmi les pages
D'un vieux cahier de l'adolescence,
Alarme pour le retour dans le temps.

Le ciel est embué

Par trop de respiration,
Je le nettoie avec la paume de ma main
D'où j'ai perdu
Les dernières molécules de rêve,
Il est de plus en plus clair
Que je ne peux pas m'asseoir
Au-delà du clou qui sépare
La chair du bois.

Tu m'en veux ?

J'emballe le miroir

Dans les sept merveilles de la solitude,
N'essayez pas de faire cela chez vous.

5.

Te souviens-tu des morsures
Qu'on se faisait pour oublier
Que l'amour n'a pas de place
En enfer ?

Elles ont commencé à m'aboyer.

6.

J'ai trébuché

Dans le tremblement de la chair

Et
Avec les plantes des pieds pleines de lait
Je dessine
Des plumes déformées en ailes illettrées
Pour un ciel amputé
De la ceinture vers le haut.

Ouvre les yeux

Aussi profondément que tu peux,
Vois-tu la moitié de la Lune
Qui donne naissance à mes rêves infertiles
Entre mes omoplates oubliées dans l'encrier
Sec
Sur lequel toussent des pages
Malades de lapsus ?

Le rêve

Commence à couler
Parmi les verres aux jambes ouvertes
A l'envers
Et toute la mousse
Sale de la bouche
Me regarde
Avec des yeux injectés de soif
Bue à 45 degrés.

J'enlève le dernier clou

Du cercueil plein de miroirs.

*Traduit du roumain par
Marius Daniel Popescu*

Tous les auteurs gardent leurs droits sur les textes et les images

au mois d'août de l'année 2019 le journal littéraire "le persil" accomplit ses quinze ans d'existence

Le persil journal, numéro 196-197-198, mars 2022

© pour le journal le persil Marius Daniel Popescu
avenue de Floréal 16, 1008 Prilly,
Suisse Tél: +41 21 626 18 79 e-mail: mdpecrivain@yahoo.fr
abonnement, 12 numéros: CHF. 55.-
compte postal: 17 - 661787 - 4

Association des Amis du journal le persil
Président: Dominique Brand
Vice-président: Daniel Vuataz
Secrétaire: Béatrice Lovis; Caissier: Daniel Kamponis
Responsable subventions: Victor Joyet
e-mail: lepersil@hotmail.com
compte postal: 17 - 743406 - 0

Ce numéro a été publié grâce au soutien:

**Fondation Philanthropique Famille Sandoz, Fondation Jan Michalski, Fondation Pittet Société Académique Vaudoise,
Le Canton de Vaud, La Ville de Lausanne, Pour-cent culturel Migros.**

Imprimé en Roumanie. Tirage 1000 exemplaires.